

Rapport de soutenance d'Habilitation à Diriger des Recherches

de Nicolas Richard

« Objets de l'histoire, figures de l'anthropologie :

trajectoires de recherche dans le grand Chaco et dans le désert d'Atacama ».

Le jury étant réuni le 10 juin 2021 en présence à l'Université de Rennes et en visioconférences à Paris, Santiago et Buenos Aires :

Luc Capdevila, professeur, Université Rennes 2, garant
Carmen Salazar-Soler, directrice de recherche, CNRS, rapporteur
Diego Villar, directeur de recherche, CONICET, rapporteur
Olivier Compagnon, professeur, Université Sorbonne Nouvelle
Daniel Quiroz, professeur, Universidad de Chile
Jimena Obregón, professeure, Université Rennes 2
Christophe Giudicelli, professeur, Sorbonne Université
Capucine Boidin, professeure, Université Sorbonne Nouvelle, présidente de jury,

Nicolas Richard présente son exigence d'originalité, sa nécessité d'explorer les limites des disciplines comme les confins des territoires nationaux et son goût pour la construction de dispositifs techniques de recherche qui soient à la fois collectifs, transdisciplinaires, transnationaux et plurilingues.

La présidente donne ensuite la parole à **Luc Capdevila**, professeur à l'université Rennes 2, garant de Nicolas Richard. Il félicite d'emblée Nicolas Richard pour son exposé liminaire dense et très éclairant. Il lui dit combien il est heureux qu'il arrive en soutenance. Sa soutenance était attendue. Elle est importante pour la communauté scientifique et amplement méritée sur le plan personnel. Il exprime également sa joie que la soutenance se fasse à Rennes 2 au regard de l'investissement intense de Nicolas Richard dans cet établissement dans le passé, de la fin des années 2000 au milieu des années 2010, et de son implication toujours présente, encore aujourd'hui. Il dit ensuite combien dans son cas on observe les limites de l'exercice de soutenance d'une habilitation à diriger des recherches (HDR). En effet, Nicolas Richard *de facto* dirige des recherches à tout point de vue. Dès lors, le dossier qu'il présente dans la perspective d'obtenir une habilitation et d'une très grande qualité. Luc Capdevila souhaite alors insister sur les points saillants du dossier afin de montrer en quoi la trajectoire scientifique de Nicolas Richard est singulière, remarquable, et de mettre en valeur son positionnement scientifique qui est particulièrement original dans le domaine des sciences sociales, des deux côtés de l'Atlantique.

Premièrement, il faut bien commencer par-là, sur le plan formel, le dossier répond aux exigences académiques des disciplines dans lesquelles s'inscrivent ses travaux : sections 14, 20 et 22 du CNU, sections 33 et 38 du CNRS – Nicolas Richard présentant un profil transdisciplinaire articulant l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire. Les trois volumes réunis sont soigneusement préparés. Le premier est un mémoire de synthèse de 107 pages (dont 64 de texte) qui présente sa trajectoire, il est rédigé en français. Le second, de près de sept cents pages, est une sélection de 36 publications

antérieures regroupant articles et chapitres d'ouvrages, en espagnol et en français (1 en portugais). La compilation de ces textes, individuels et collectifs, permet de suivre l'évolution de ses recherches depuis la thèse. Le troisième constitue l'inédit. Il s'agit d'une étude originale de 464 pages en espagnol sur l'impact de la guerre du Chaco sur les sociétés autochtones. Elle articule pour moitié un essai sur les trajectoires des guerriers et de leurs communautés dans la guerre opposant le Paraguay à la Bolivie de la fin des années 1920 au milieu des années 1930, suivi du recueil de sources originales amérindiennes sur lesquelles il fonde sa démonstration. L'ensemble permet de saisir la biographie scientifique impressionnante de Nicolas Richard. Il mêle ainsi habilement histoire de vie, expériences de recherche et réflexions scientifiques depuis la soutenance de sa thèse de doctorat en anthropologie sociale à l'EHESS à Paris en 2008, à la suite de laquelle il a été qualifié par les sections 14, 19, 20 et 22 du CNU, son recrutement au CNRS comme chargé de recherche par la section 33 avec une première affectation au CERHIO UMR 6258 à Rennes 2 en 2011 jusqu'à aujourd'hui, alors que chargé de recherche au CREDA UMR 7227 à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine (depuis 2017) il obtient, en tant que responsable scientifique, le renouvellement du LIA « Mines d'Atacama » – qu'il a conçu et dirigé de 2015 à 2019 – sous la forme d'un IRP pour la période 2020-2024 (International research projet IRP (CNRS), ATACAMA-SHS Sciences humaines et sociales en territoire minier). Luc Capdevila rappelle que le point de basculement dans la trajectoire scientifique de Nicolas Richard s'est produit alors qu'il était en train de réaliser une enquête de terrain ethnographique à Puerto María Elena dans l'Alto Paraguay au moment de la thèse. La rencontre avec ses interlocuteurs, Emilio Aquino et Palacios Vera l'a conduit à associer la recherche anthropologique sur les rituels et la société chamacoco à l'analyse historique de cette communauté autochtone. Un basculement qui s'est confirmé en 2005 dans la publication d'un premier article sur les indiens dans la guerre du Chaco (« Une guerre qui en cachait une autre »). C'est ce qui explique qu'il ait été qualifié autant en 20^e et 19^e section qu'en 22^e section CNU à l'issue de sa thèse, puis élu au CNRS en section 33 avec ce profil scientifique déjà très particulier.

Au total, les trois volumes rapportent, expliquent, documentent et démontrent un parcours scientifique exceptionnel caractérisé par une démarche transdisciplinaire en sciences sociales (ethnologie, histoire, anthropologie sociale, archéo-muséographie), les renouvellements thématiques depuis l'étude des sociétés autochtones dans le Chaco Boréal aux systèmes miniers dans le désert de l'Atacama, la recherche collective mise en œuvre grâce à la conception et la coordination de programmes financés (ANR, Fonddecyt, CNRS...), l'internationalisation de la recherche et la coopération scientifique entre la France et l'Amérique australe (Chili, Argentine, Paraguay).

Deuxièmement, dans le prolongement immédiat de ce qui vient d'être dit, le dossier présente en effet une trajectoire scientifique remarquable. Sa première caractéristique est la démarche transdisciplinaire qu'il a mise en œuvre associant anthropologie et histoire comme le souligne le titre de son dossier, autant dans les méthodes (travail dans les archives, enquête de terrain ethnographique), que dans les objets de recherche. L'un des apports fondamentaux de Nicolas Richard et d'historiciser les sujets anthropologiques qu'il étudie ou avec lesquels il travaille, qu'il s'agisse des lieux (le désert, mines, exploitations forestières, missions, musées), des objets (moteurs, fil de fer, camion, artisanat, ethnonymes et noms d'acteurs...), des situations (accident, guerre), des communautés (ishír, nivaclé, tomaraho...) ou des acteurs avec lesquels il travaille (guerriers, guides...). L'autre apport, et qui est considérable, réside dans sa démarche de production de sources historiques amérindiennes. Il travaille ainsi avec les sociétés autochtones du Chaco boréal, dénuées

de toute archive écrite et de tradition orale historique, afin de produire et d'organiser des archives orales sur leur passé familial et communautaire, lui permettant de remonter à la phase de colonisation tardive qu'elles subissent depuis les années 1920. Ces archives orales sont ensuite discutées avec les parties prenantes dans des ateliers. Enfin, le renouvellement des thématiques marque sa trajectoire depuis l'étude ethnographique des rituels de la fête des anabsoro chez les Chamacoco de l'Alto Paraguay, en passant par les indiens dans la guerre du Chaco, l'étude des systèmes miniers de l'Atacama et des enclaves extractives dans les sociétés de frontière, la place des machines dans l'histoire des communautés autochtones, et désormais l'impact des accidents dans leur développement.

Au total, Nicolas Richard présente une trajectoire scientifique personnelle extrêmement riche, foisonnante, innovante, qui est centrée sur un sujet central : les colonisations tardives des territoires et des populations amérindiennes du Cône sud depuis la fin du 19^e siècle jusqu'à nos jours, du Chaco à l'Atacama, en comparaison avec la Patagonie, la Terre de Feu et l'Amazonie méridionale, afin de questionner les colonialismes internes contemporains. Pour ce faire, Nicolas Richard a organisé une coopération scientifique dense entre la France et le Cône sud (dont le LIA puis l'IRP France Chili), structuré un réseau scientifique international intense et conçu des espaces de discussion à la base de cette dynamique de recherche personnelle et collective remarquable, dont il est le principal concepteur.

Troisièmement, en effet, le dossier montre l'implication exceptionnelle de Nicolas Richard dans l'organisation de la recherche collective, d'une recherche programme, de la coopération scientifique, et du souci d'impliquer systématiquement les jeunes chercheurs et les doctorants. Depuis la soutenance de la thèse en 2008 il n'a cessé de travailler au sein d'équipes de recherche internationales qu'il a participé à organiser ou dirigé, dans le cadre de programmes financés. D'emblée il a été partie prenante d'un programme ANR sur les indiens dans la guerre du Chaco basé au CERHIO et d'un programme Ecos Sud sur les colonisations tardives dans le Cône sud associant Rennes 2 et l'université du Chili (en 2007/2013), puis il a monté et dirigé un programme Fondecyt au Chili sur les marges industrielles dans l'Atacama (2011-2014), une ANR JJCC sur les mécaniciens indiens (2017-2021), entre temps il a monté et dirigé le Laboratoire International Associé « mines Atacama » (2015-2019) et obtenu son renouvellement sous la forme d'un IRP (2021-2024). Tout en participant à d'autres programmes, il a aussi présenté régulièrement d'autres projets de recherche ANR ou ERC, par exemple sur les enclaves industrielles dans les fronts de colonisation, qui ont toujours été bien notés, mais pas toujours retenus au final. Nicolas Richard est ainsi un organisateur de la recherche collective et transnationale infatigable, enthousiaste, généreux et d'une inventivité rare qui font de lui un animateur et un directeur de programmes de recherche efficace, optimiste, lumineux et animé par une grande ambition intellectuelle. On observera que dans ce cadre Nicolas Richard codirige actuellement entre la France et le Chili 6 thèses inscrites en histoire ou en anthropologie. Il en a déjà fait soutenir 1 en 2017 en cotutelle Rennes 2/Université catholique du nord du Chili. Aujourd'hui, sur les 6 doctorats en cours, 4 le sont en cotutelle. Par ailleurs, il a évidemment déjà participé à des jurys de thèse comme rapporteur ou examinateur. Ainsi, si Nicolas Richard a candidaté à l'obtention d'une HDR en déposant son dossier, de fait il réalisait déjà en grande partie le travail d'un directeur de recherche, et il en a toutes les qualités.

Mais son positionnement scientifique très particulier c'est bien de faire travailler de conserve les différents champs disciplinaires en SHS, l'anthropologie, l'ethnologie, l'histoire, la géographie, l'archéologie...qu'il réunit dans ses programmes de recherche. Et il le fait d'autant mieux que lui-même est un chercheur transdisciplinaire, en étant un anthropologue qui articule l'enquête de terrain ethnographique avec l'analyse historique, de manière systématique. Il est de ce fait habité par la passion de l'archive, et réalise un travail considérable de constitution et de production d'archives indiennes en étant toujours concentré sur leur mise à disposition. De ce fait, si Nicolas Richard est inséré et en discussion permanente avec la communauté scientifique qui a participé au renouvellement des sciences sociales et de la connaissance historique des sociétés autochtones en Amérique du sud, on pense notamment au THOA en Bolivie, aux études mapuches au Chili, en Argentine, à l'anthropologie du Chaco etc., Nicolas occupe une position particulière par ce travail extraordinaire de constitution de corpus indiens originaux et de leur mise à disposition. Mais, surtout, il n'est pas attaché à une culture particulière, ni à un territoire. Il s'intéresse à des problèmes (l'impact des guerres modernes dans les sociétés de frontière, l'arrivée de la mécanique dans les communautés autochtones...), et construit ses analyses à l'échelle régionale depuis l'Atacama et les terres basses boliviennes, jusqu'à la Terre de Feu en passant par le Chaco, dans une unité de conjoncture qui remonte à la fin du XIXe siècle et correspond à la phase de colonisation tardive que subissent les territoires indiens dans les régions du Cône sud.

Luc Capdevila termine par quelques questions sur les expériences muséographiques de Nicolas Richard en matière de diffusion de la recherche ; sur le groupe *Facebook* qu'il a constitué avec la communauté nivacle pour en faire un atelier d'histoire nivacle et partager ses archives avec plus de 600 membres ; sur son itinéraire de recherche qui l'a amené à privilégier les personnes vivantes et historiques dans ses terrains chaquegnés pour s'intéresser davantage aux objets dans l'Atacama. Puis, il conclut en renouvelant à Nicolas Richard ses félicitations pour son énergie, son inventivité, sa générosité, ses fulgurances intellectuelles, tout en insistant sur le fait que pour la communauté scientifique avec laquelle il travaille, pour les laboratoires dont il est/a été membre, Nicolas Richard est à la fois un atout majeur pour la recherche et une « pépite » scientifique.

La parole est ensuite à **Carmen Salazar-Soler**, directrice de recherche au CNRS, rédactrice du pré-rapport de l'HDR. Elle commence par féliciter M. Nicolas Richard pour l'ensemble de ses travaux et la qualité de son dossier. qui se compose de trois éléments principaux prévus par la procédure d'habilitation à diriger des recherches :

- 1) Le bilan personnel des travaux et des réflexions sur les perspectives de recherche : *Objet de l'histoire, figures de l'anthropologie*, 101 p.
- 2) Le « florilège de travaux et d'articles » : *D'un désert à l'autre, écrits sur le Grand Chaco et le désert d'Atacama*, 717 p.
- 3) Le volume inédit : *La desgracia del guerrero salvaje. Antropología de una guerra sudamericana (1920-1940)*, 505 p. rédigé en espagnol.

C. Salazar-Soler souligne qu'il s'agit d'un dossier ample par sa perspective chronologique, même s'il est centré surtout sur le XX^e siècle, et divers par les thèmes et sujets abordés : anthropologie et histoire d'une guerre, participation indigène à la guerre, perméabilité des frontières, circulation des populations autochtones, médiation indigène, rapports aux machines, histoire culturelle et sociale,

histoire et anthropologie transnationale comparée, anthropologie politique sont convoquées ou combinées avec brio. Nicolas Richard est également un chercheur au bagage théorique solide et interdisciplinaire qui lit et cite anthropologues, historiens, géographes, philosophes, économistes, etc. Un chargé de recherche au CNRS intellectuellement exigeant qui ne se laisse pas enfermer dans les modèles théoriques : à la lecture de son dossier on constate sa préoccupation à faire ressortir la complexité du processus social étudié.

1) *Objets de l'histoire, figures de l'anthropologie*

C. Salazar-Soler affirme que le bilan montre un parcours scientifique très cohérent : un travail de terrain qui commence au Chili pour arriver au Paraguay en passant par le Guatemala. Il combine ainsi de façon heureuse une histoire et une anthropologie des populations amérindiennes des territoires chilien et paraguayen. En effet, après ses premières années d'études universitaires au Chili, Nicolas Richard réalise un DEA en Sociologie du développement et en Anthropologie du politique à Paris 8/Paris 1 et travaille pour son mémoire sur un conflit socio-environnemental : la construction d'un barrage hydroélectrique sur les territoires mapuche du Sud du Chili. Puis il partira par la suite enseigner quatre mois au Guatemala dans le cadre d'une licence en « Économie du développement » ouverte dans ce pays dans différentes communautés paysannes. En 2008 il soutient brillamment une thèse de doctorat en ethnologie et anthropologie sociales à l'EHESS, Paris : « Les chiens, les hommes et les étrangers furieux. Histoire et anthropologie du Chaco boréal », sous la direction de notre collègue Jesús García Ruiz.

Comme le signale Nicolas Richard, ses recherches se sont axées sur trois thématiques : - L'expérience amérindienne de la guerre du Chaco (1932-35) et en particulier l'étude des formes tardives de colonisation des territoires autochtones dans le cône sud-américain ; - l'histoire et l'anthropologie de l'exploitation minière dans le désert d'Atacama au Chili : il s'agit d'une anthropologie des industries extractives ; - le mode d'existence des machines dans les mondes amérindiens et les processus de mécanisation en tant que fabrique de rapports de genre, ethniques et environnementaux. Ce qui lui a permis de construire une anthropologie comparée de territoires extractifs en allant du Grand Chaco au désert de l'Atacama (p. 6 du 1er tome).

C. Salazar-Soler souligne que le parcours de N. Richard montre aussi des apports très importants à l'anthropologie et l'histoire des populations du Sud de l'Amérique du Sud.

D'abord en ce qui concerne les mémoires amérindiennes de la Guerre du Chaco, C. Salazar-Soler considère que les recherches de Nicolas Richard viennent combler un vide dans la littérature anthropologique et historique car elles s'intéressent à la dimension amérindienne de ce conflit qui était restée invisible sous une double occultation : - la recherche historique s'était cantonnée aux sources écrites « conventionnelles » rendant les populations autochtones « transparentes » pour l'historiographie traditionnelle de cet événement ; - du côté de l'anthropologie, cette discipline n'a pas pu ou su étudier l'impact de cette guerre sur les populations amérindiennes : dans ses analyses elle est passée à côté de la dimension historique et donc événementielle de ces populations, et s'est plutôt concentrée sur leurs représentations structurelles, voire atemporelles. (p. 26 1er tome). Toujours sur cette thématique, selon C. Salazar-Soler l'originalité des travaux de Nicolas Richard réside aussi dans son intérêt pour les formes de colonisation des territoires amérindiens dans cette

partie du continent sud-américain, c'est-à-dire les conflits qui ont marqué la fin du XIXe siècle, soit l'annexion des territoires amérindiens restés en dehors de l'emprise coloniale espagnole. Enfin C. Salazar-Soler attire l'attention sur l'importance méthodologique de ces études : enregistrement d'un corpus intégralement dans les différentes langues vernaculaires, l'utilisation de la vidéo comme support de travail et l'organisation de séances collectives de visionnage des vidéos enregistrées. Ce corpus est aujourd'hui hébergé par les plateformes Cocoon et Pangloss du CNRS.

En ce qui concerne le deuxième volet sur l'exploitation minière dans le désert d'Atacama, Nicolas Richard montre de manière saisissante et une fois de plus en combinant une perspective historique et une analyse anthropologique comment ce sujet d'étude permet d'appréhender l'extraction minière avec une profondeur historique. C. Salazar-Soler affirme que pour cet axe de recherche, l'originalité consiste à approcher le système minier à partir des études portuaires et du littoral.

Finalement sur son troisième axe, c'est-à-dire sur la vie des machines dans les mondes amérindiens, l'originalité de sa contribution consiste selon C. Salazar-Soler, à avoir abordé les engins comme lieu de pouvoir contesté, car d'une part les territoires étudiés ont été et sont conquis mécaniquement et c'est autour des machines que se sont construites toutes sortes d'asymétries et d'assujettissements (p. 50, 1er tome). Mais d'autre part, les machines sont désirées et appropriées, « fétichisées et élaborées culturellement et cette dissémination contemporaine du mécanique efface progressivement les anciennes territorialités techniques sur lesquelles s'étaient construits ces territoires » (p. 50, 1er tome). C. Salazar-Soler affirme que l'originalité de cette recherche réside également sur l'approche qui étudie les machines comme des documents sur lesquels s'impriment l'histoire et les contradictions d'un territoire, ce qui permet, comme le dit N. Richard la comparaison entre les différents territoires étudiés.

C. Salazar-Soler souligne que le tome de synthèse montre que Nicolas Richard a participé et coordonné plusieurs projets de recherche internationaux financés (projets ANR, Fondécyt, Programme Lia CNRS) et qu'il a publié plusieurs ouvrages (6) en collaboration avec des collègues français et latino-américains. Ce qui montre son excellente insertion dans des réseaux de recherche en France et à l'étranger. Elle affirme que cette synthèse montre aussi l'expérience de N. Richard dans l'enseignement en France et à l'étranger, dans l'encadrement des étudiants, ainsi que dans son implication dans la gestion de la recherche (participation au conseil du laboratoire).

2) Le « florilège de travaux et d'articles » : *D'un désert à l'autre, écrits sur le Grand Chaco et le désert d'Atacama*

Ce tome reprend les 9 ouvrages individuels et collectifs publiés, ainsi que les 4 dossiers coordonnés ou édités par le candidat. Il reprend 23 articles (dont 14 en tant qu'auteur et 9 en tant que co-auteur) publiés entre 2004 et 2021. Certains dans des revues françaises (Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Socio-Anthropologie, Journal de la Société des Américanistes, lettre de l'InSHS), d'autres dans des revues latino-américaines (Revista Chilena de Antropología, Historia 396, Estudios Atacameños, Revista de Ciencias Sociales, Anales de desclasificación comparada). On trouve aussi des contributions à des ouvrages collectifs (*La misión de la máquina técnica, extractivismo y conversión en las tierras bajas sudamericanas, Azufre, memoria y materialidades en el Alto Cielo (Ollagüe, s. XX), De lo visual a lo afectivo. Prácticas artísticas y científicas en torno a visualidades,*

desplazamientos y artefactos, Povos indigenas em Mato Grosso do Sul, Enclaves industriales en el Chaco y Amazonía indígena, Al Pie de los Andes : Estudios de Etnología, Arqueología e Historia, Los hombres transparentes. Una visión de la guerra del Chaco desde las Tierras bajas, Entre la mémoire collective et histoire officielle. L'Histoire du temps présent en Amérique latine, Mala guerra. Los indígenas en la Guerra del Chaco, Catálogo del Museo de Arte indígena, Les guerres du Paraguay aux XIX et XX siècles, Identidades fluidas, identificaciones móviles). C. Salazar-Soler tient à préciser que l'on retrouve cette auto-bibliographie tant dans le premier tome de synthèse que dans l'ouvrage inédit. Selon elle, cet ensemble de publications témoigne de la diversité des modes d'écritures maîtrisés, depuis l'article scientifique classique jusqu'aux synthèses et texte d'intervention.

3) *L'inédit: La desgracia del guerrero salvaje. Antropología de una guerra sudamericana (1920-1940)*

C. Salazar-Soler affirme que ce volume de recherche inédit illustre, de manière remarquable, les propositions générales et plus théoriques évoquées dans la synthèse précédente. Il commence par la remise en cause de l'historiographie traditionnelle sur les guerres en Amérique du Sud. C. Salazar-Soler dit qu'il faut souligner que ce qui aurait pu paraître une monographie classique sur une guerre, devient grâce à la multiplication des sources, des angles d'approches et des méthodes d'analyse, à la fois une histoire et une anthropologie locales, totales et globales des acteurs, des enjeux et des contextes, une histoire et anthropologie de la participation des indigènes dans une guerre depuis le point de vue de ces groupes sociaux et une mise en relation saisissante entre un monde local et les enjeux politiques et sociaux des régions frontalières du cône sud de l'Amérique du sud (Argentine, Bolivie, Paraguay), très peu traités de cette manière par l'histoire et l'anthropologie de cette partie du continent américain.

Bien structuré, bien écrit, plaisamment accompagné de témoignages saisissants des acteurs locaux recueillis par le candidat et de photos très parlantes, C. Salazar-Soler remarque que l'inédit se lit comme un roman, comme un ouvrage d'histoire orale, mais il propose aussi une réflexion anthropologique dans la longue durée sur les enjeux de la participation autochtone à un épisode important et marquant du XXe siècle. C. Salazar-Soler affirme que l'auteur nous guide d'une main sûre parmi tous ces personnages parfois haut en couleurs, nous fait revivre les moments passionnants de lutte et d'épreuve, nous fait comprendre non seulement intellectuellement mais aussi par les émotions ce qu'a été la participation indigène à cette guerre.

Elle souligne que l'auteur se positionne d'emblée face à l'historiographie et l'anthropologie sur la guerre du Chaco en nous signalant que le but de ce manuscrit est de contribuer à restituer et documenter le processus d'annexion et d'occupation des territoires indigènes au Chaco boréal depuis le point de vue de la population locale y ayant habité, afin de contribuer au processus de décolonialisation et d'affirmation historique de ces populations. Il s'agit d'un travail de reconstruction de la mémoire historique de ce peuple et de l'importance de sa participation au conflit passé sous silence tant par l'historiographie que par les études anthropologiques comme le candidat l'a signalé dans le premier tome. Ainsi dès l'explication du titre « La desgracia del guerrero salvaje » qui est une paraphrase de l'article de P. Clastres, le candidat prend position et fait la différentiation de son approche à la guerre par rapport aux études classiques en Amazonie : il prend position face à

une lecture culturaliste de la guerre, et il affirme qu'il va étudier les « différentes formes de guerres imbriquées les unes dans les autres, mettant en relation des acteurs inattendus, dans des contextes fortement inégalitaires, sans que l'on puisse en déduire une quelconque forme ou fonction permanente de la guerre ».

Le manuscrit est structuré sur « les trois temps canoniques de la guerre » : l'avant la guerre, durant la guerre et l'après-guerre. Il est tissé autour de la biographie de trois « guerriers sauvages », depuis leur naissance vers 1910 jusqu'à leur mort dans les années 1960.

C. Salazar-Soler souhaite s'arrêter sur les aspects méthodologiques car elle considère que c'est là que réside l'un des apports le plus importants de ce manuscrit. L'auteur a recueilli un corpus à partir d'entretiens vidéos-filmés avec 32 narrateurs tomaraho, nivaclé et ishir interviewés dans différentes communautés du Chaco boréal entre 2002 et 2010. Ces récits ont été enregistrés en langue vernaculaire. Ils ont été transcrits avec sous-titres en espagnol. Comme l'affirme le candidat lui-même, il a procédé en trois étapes pour l'analyse : D'abord il a mis en forme et annoté le corpus des récits oraux ; il les a organisés par narrateurs, langues et thématiques traitées et afin de pouvoir travailler sur un support imprimé il a extrait les sous-titres des vidéos et les a assemblés sous forme de récits écrits, en espagnol. Le résultat est l'annexe (de 260 pages de l'inédit) intitulé « Source orales pour une autre histoire de la guerre du Chaco » qui contient les témoignages des 32 narrateurs indigènes. Chaque récit est accompagné d'un code QR qui permet de visionner la vidéo sous-titrée correspondante à travers n'importe quel téléphone portable. Ces archives vidéo-filmés ont été déposées en libre accès et sous licence publique aux serveurs du CNRS. C. Salazar-Soler souligne qu'il s'agit déjà d'une contribution majeure à l'histoire, linguistique et anthropologie de ces peuples car il laisse ouverte la possibilité pour que d'autres personnes puissent ajouter d'autres informations et /ou traductions. La deuxième étape a consisté à regrouper ensemble les récits qui traitent d'un même événement, qui racontent une même histoire ou qui décrivent un même aspect. Le résultat de cette étape est la production d'une vingtaine de tableaux analytiques, avec dans les colonnes, les différentes versions amérindiennes et dans les lignes, les différents événements ou actions décrites. Le but de ces tableaux a été de permettre d'identifier les principales séquences narratives et d'en donner plusieurs versions, de « façon à identifier l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique de chacune des histoires étudiées » (p. 63 1^{er} tome). Selon C. Salazar-Soler cette méthode a été fondamentale pour l'analyse historique. Dans une troisième étape, l'analyse du candidat confronte et croise ces témoignages avec les sources écrites disponibles, pour la plupart issues des recherches menés dans le cadre d'un programme ANR ou de son travail de thèse précédent ou de publications et sources en ligne consultées postérieurement : rapports militaires, coupures de presse, mémoires des soldats, de télégrammes, de cartes ou photos, etc.

C. Salazar-Soler souligne que la méthode appliquée permet ainsi d'écouter les voix indigènes et d'écrire une histoire anthropologique à partir d'un point de vue indigène.

Cet inédit est organisé en trois parties. Dans la première, intitulée les médiateurs, on nous donne les trois contextes principaux des premières explorations militaires entre 1910 et 1928 au travers des premières fondations dans les territoires indigènes. Egalement on nous présente de manière saisissante la biographie des trois personnages centraux de cette histoire : le nivaclé sergent Tarija et ses relations et interactions avec la fortification bolivienne Esteros, au milieu du Pilcomayo ; le

Capitaine Ishir Pinturas dont les actions ont lieu autour de Bahía Negra, le dernier port sur la partie supérieure du fleuve Paraguay et du cacique tomaraho Chicharrón dans les alentours de la lacune Pitiantuta, au milieu du Chaco boréal.

Dans la deuxième partie, intitulée « les formes de la guerre » on nous explique de manière saisissante et toujours à travers des témoignages recueillis, la multiplicité et les différentes formes de guerres qui coexistent et qui sont connectées entre elles. Elle permet ainsi de confirmer ce qui est l'une de positions centrales de cette étude : comment se superposent et se mélangent des logiques de combat hétérogènes dans une même séquence historique et donne à voir la multiplicité de points de vue depuis lesquels on peut observer une bataille. Dans le même sens, en suivant les parcours des trois personnages principaux, leurs relations ambivalentes et contradictoires avec les armées en combat l'analyse montre la pluralité de formes de participation indigène à cette guerre. On nous décrit une « guerre de frontières » que mènent les armées bolivienne et argentine contre les « tolderías » nivaclé ainsi qu'une série d'affrontements entre soldats et les nivaclé. Également cette partie rend compte d'une part, de l'occupation militaire des territoires indigènes, de ce que cela a impliqué : de l'attaque militaire aux villages et de la capture des femmes, de différents massacres qui ont marqué l'avancée militaire sur le Chaco ; mais d'autre part, elle montre un autre côté de l'histoire : la résistance, les embuscades, les « tromperies » à l'encontre des militaires.

Dans la troisième partie, intitulée « le malheur du guerrier sauvage », on aborde la période de la post-guerre et plusieurs thèmes de l'histoire des groupes locaux et surtout une histoire de l'incorporation des indigènes en tant que main d'œuvre à de nouveaux modèles socio-économiques. On suit ainsi les survivants du groupe tomaraho qui suite aux grandes épidémies vont travailler dans les « obrajes » de l'intérieur du Puerto Sastre et Puerto Casado. On est témoin de plusieurs conflits avec différents patrons jusqu'à la disparition du groupe et la mort d'un des principaux protagonistes de cette histoire, Chicharrón. En ce qui concerne les guerriers nivaclé, N. Richard analyse les processus d'adaptation difficile de ce groupe aux missions et les différents affrontements qui ont eu lieu après la guerre. On aborde le travail des populations indigènes dans les plantations sucrières du NOA argentin à la lumière de l'histoire passionnante du Sargento Tarija, ainsi qu'à la fermeture des frontières nationales et le passage à une nouvelle réalité socio-économique.

C. Salazar-Soler considère que plusieurs sont les contributions à l'histoire et anthropologie de la guerre du Chaco boréal de ce beau manuscrit. D'abord et comme elle l'a déjà signalé il s'agit d'une contribution à la restitution et documentation du processus d'annexion et occupation des territoires indigènes au Chaco boréal depuis le point de vue indigène. Dans ce sens, c'est la participation indigène dans cette guerre qui est restituée dans toute sa complexité pour éviter et se positionner contre une lecture culturaliste de la Guerre du Chaco telle qu'elle a été développée pour les basses terres amazoniennes, selon laquelle « la guerre est une fonction permanente du corps social, que sa vocation est symétrique ou égalitaire et que dans ce contexte il n'y a de guerre qu'avec un ennemi proche et égal ». Selon C. Salazar-Soler à la lecture de ce manuscrit, c'est le rôle de médiateurs des personnages indigènes centraux qui est souligné et qui mérite selon elle une discussion plus approfondie : Peut-on les qualifier de passeurs ou de *go between* ? Mais émergent aussi d'autres personnages non indigènes comme Juan Belaieff qui va explorer et parcourir une énorme section du territoire et élaborer la première cartographie ethnique et linguistique sur la région et qui va devenir, comme le signale N. Richard : « l'idéologue de l'articulation indigène à l'armée

paraguayenne » (p. 58 3^e Tome). C. Salazar-Soler souligne que c'est à travers la reconstitution historique et anthropologique de cette guerre que nous apprenons plusieurs aspects des sociétés indigènes et sur leurs relations avec des autres acteurs et leurs modalités d'implication. Ainsi elle nous permet de visualiser les formes qu'adopte la captivité dans les sociétés indigènes du Paraguay (p. 47) et que le tabac est un élément permanent et important dans la relation entre les militaires et les indigènes : c'est un moyen de paiement ou un objet d'échange (p. 111). En se basant sur les récits, c'est toute une ethnographie très significative de la participation indigène à la guerre et leur stratégie qui sont dévoilées : par exemple le rôle des anciens nivacés ou leur capacité à se glisser dans la nuit en adoptant la forme d'un animal, la réunion du conseil et leur délibération pour organiser leur défense, la composition de la milice et leur stratégie, leur décision d'éloigner les femmes, leur armement, l'utilisation du milieu naturel et donc tout un savoir indigène déployé, etc. (p. 130). C. Salazar-Soler remarque qu'un thème abordé par cette étude, que la littérature historique avait passé sous silence et qui cependant constitue un aspect déterminant dans la relation entre l'armée en campagne et la population indigène, est celui des femmes indigènes (p. 143). Leur participation et le traitement dont elles ont été sujets montrent non seulement leur rôle dans cette guerre mais aussi son évolution, elles sont passées d'être médiatrices à être victimes de violences : Au début (1924) dans un contexte de domination militaire les femmes avaient un rôle de médiation entre les forts et les « *tolderías* » des alentours. Puis elles sont devenues le principal objet de la violence : « on organise une véritable industrie à l'échelle régionale de capture et circulation des femmes entre les forts » (p. 147). Mais le destin des femmes nous apprend aussi sur l'évolution des formes de la guerre : le meurtre de femmes et d'enfants est un indicateur important qu'un nouveau type de guerre apparaît et qui montre que l'on n'attend plus une « productivité sociologique » (des relations entre les différents groupes) ni une relation croisée, ni l'élaboration ou projection d'un antagonisme : tuer tout le monde sans laisser de témoins, ni mémoire ni trace (p. 102). Encore sur ces groupes indigènes, C. Salazar-Soler dit que ce manuscrit nous renseigne également sur la pratique des scalpes dans le contexte de cette guerre : on apprend que les guerriers nivallés possèdent des scalpes des ennemis non indigènes : des « *criollos* » argentins ou des soldats boliviens, un fait anthropologique important mais très rarement mentionné par la littérature (p. 163). L'importance du sujet des scalpes permet en plus de tracer la continuité entre la dynamique qui agite la frontière de la Nueva Pilcomayo argentine et celle du développement de la guerre du Chaco (p. 105). Ce dernier aspect permet à C. Salazar-Soler d'évoquer la question des frontières et de leur perméabilité qui constitue un sujet très présent dans cette étude mais dont elle ne souhaite pas s'arrêter car il a déjà été développé par le candidat dans ses travaux précédents et par la littérature historique, anthropologique et des études hispaniques. Cependant on est par exemple interloqué par le fait qu'après-guerre et à partir des années 1947 les nivallés ont été effacés de la « carte ethnographique » argentine et pour les considérer dès lors comme des « indiens boliviens » (p. 116). Ce qui l'amène à considérer que ce manuscrit traite aussi de questions d'ethnicité.

Un dernier aspect a retenu l'attention de C. Salazar-Soler : celui de l'incorporation suite à la guerre des indigènes au travail salarié : elle cite à titre d'exemple le travail de Nivacés dans les plantations de canne de sucre de Salta. C. Salazar-Soler souligne qu'il s'agit d'un beau travail qui donne beaucoup à réfléchir, apporte un nombre considérable de données à notre connaissance des sociétés indigènes et de leur participation à la guerre du Chaco et qui sans aucun doute mérite d'être publié.

C. Salazar-Soler affirme que ce travail intéressant et innovant par la méthodologie et le thème traité mérite cependant quelques questions et remarques qui sont plutôt des suggestions pour les recherches à venir : - Elle se demande si cette histoire que N. Richard a reconstituée est considérée par les acteurs sociaux qu'il a interviewés comme une histoire héroïque ou épique ? - quelle place a cette mémoire de la guerre du Chaco dans la position qu'occupent les Indiens dans la société actuelle ? - Il serait souhaitable d'explorer la mémoire de cette guerre du côté des militaires pour la confronter à celle des Indiens. - Peut-on considérer depuis le point de vue indigène cette guerre comme une catastrophe ? Une catastrophe sociale et culturelle ? Et si la réponse est positive, est-elle vécue comme une catastrophe au même terme que les épidémies ?

Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt de ce manuscrit que C. Salazar-Soler considère comme un travail passionnant, original, novateur, rigoureux et qui apporte des éléments fondamentaux à notre connaissance non seulement sur la Guerre du Chaco, mais surtout sur la participation indigène depuis le point de vue indigène et sur les sociétés du Chaco boréal. C. Salazar-Soler soutient qu'en conclusion, il apparaît clairement que ce dossier remplit tous les critères de l'habilitation : apport important à la recherche et à l'innovation méthodologique, capacité de coopération et d'échange scientifique de l'auteur avec d'autres collègues chercheur.e.s, réflexivité critique sur les enjeux anthropologiques et historiographiques ; intégration dans les équipes internationales et aptitude à enseigner et à encadrer de travaux de recherches des étudiants. C. Salazar-Soler félicite de nouveaux Nicolas Richard pour l'excellente qualité de ses travaux.

Nicolas Richard précise que les médiateurs sont pour lui des archives tragiques de contradictions qui s'entrechoquent. Nicolas Richard rappelle combien la guerre du Chaco n'existait pas comme question indienne ni pour les anthropologues ni pour les historiens et qu'elle a été la « question désarmante » qui lui a permis d'arpenter le Chaco avec des yeux neufs. De même ce sont les machines qui ont constitué son entrée détonante dans le désert d'Atacama, la question que personne ne posait. Restituer les vidéos sous-titrées des entretiens via facebook – lisibles sur des téléphones et non pas sous forme de site internet – trop lourd pour les téléphones portables locaux a permis une circulation formidable, hors contrôle institutionnel et a constitué aussi un dispositif de vérification de traduction. Il est particulièrement fier que ces vidéos soient aujourd'hui utilisées dans des écoles.

La palabra es entonces de **Diego Villar**, en castellano. Desde el punto de vista curricular, la trayectoria académica y las referencias institucionales de Nicolas Richard son inmejorables: formación profesional multidisciplinaria; amplia trayectoria de investigación en el marco del CNRS; aptitud comprobada para el trabajo documental de archivo y la labor etnográfica en diversas áreas culturales de Sudamérica; experiencia docente en medios tan heterogéneos como Francia, Chile, Guatemala o Paraguay; capacidad para la evaluación, orientación o dirección de tesis de grado, maestría o doctorales; aptitud para captar las nuevas tecnologías difundiendo la actividad científica en eventos comunitarios, medios de comunicación audiovisuales, redes sociales y, sobre todo, una facilidad asombrosa para generar reuniones científicas, redes académicas, equipos de trabajo, programas de estudio y proyectos de investigación de repercusión internacional (ANR, LIA, ECOS, CONICYT, etc.). Sin embargo, más allá de todo esto, lo que el dossier revela es una labor de publicación madura, sostenida en el tiempo y por sobre todo original, que no se amilana ante los problemas inéditos ni ante los métodos experimentales y se cristaliza en tesis, libros, capítulos de libro y artículos propios, pero al mismo tiempo en una serie no menos relevante de compilaciones,

traducciones o ediciones críticas de corpus iconográficos o textuales: viajeros coloniales, biografías, historias orales, fotografías, mapas, filmaciones, etc. Muchas de estas obras –pienso en las compilaciones “Mala Guerra” o “Capitalismo en las selvas”– han tenido impacto positivo en los estudios americanistas, y resulta igualmente significativo que el candidato haya cumplido la suma de estas tareas de forma regular y continua a través de los años, enriqueciendo metódica y progresivamente su formación profesional y desplegando en el proceso una red diversificada de intereses, competencias y asociaciones interdisciplinarias. Fruto de esa amplitud de miras, la *Mémoire de synthèse* liga su itinerario personal con la labor científica de forma razonada, reflexiva y coherente.

No obstante, persuadido de que las credenciales institucionales son sólo el medio y no el fin de la actividad académica, en esta ocasión opta por ir más allá de la performance curricular y centrar la atención sobre las publicaciones presentadas a través de los años, identificando tres nudos temáticos que atraviesan transversalmente su obra, o tres grandes grupos de problemas que, a través del tiempo, sus investigaciones han contribuido a repensar: 1) el problema de la etnonimia indígena, 2) la cuestión de la mecanización extractiva de los territorios indígenas, y 3) el bosquejo de una antropología histórica de la Guerra del Chaco.

El primer aporte, que considera fundamental, es el análisis comparativo de la etnonimia chaqueña. Si se toma como ejemplo la categoría “toba”, se comprueba que el grupo así designado aparece referido en las fuentes como *tochoytus*, *cocolot*, *aguilot*, *nactocovit*, *taksik*, *frentones*, *emok*, *mirí*, *qom*, *qomlik*, etc. Todo sucede como si los cronistas jesuíticos del siglo 18, los exploradores del 19 o los antropólogos del 20 se hubieran puesto de acuerdo para multiplicar exponencialmente los nombres nativos a fin de volver loco a todo aquel que procure reconstruir el mapa étnico chaqueño. Así, dependiendo de la época, los “enimagás” son grupos lengua o también *makás*; los “guaná” son *maskoy* pero también *arawak*; “jurés” era la denominación andina para todas las tribus errantes del Chaco occidental; “toba” es un nombre guaraní cuya etimología remite al cuñado o afín; los españoles y guaraníes llamaban “guaycurú” a todo indígena al sur del río Paraguay, “frentones” a los nativos que se raparan frontalmente el cabello, “orejones” a los que usaran adornos auriculares y “lenguas” o “timbú” a aquellos que optasen por los lebetes labiales. Aun esta breve muestra basta para revelar que encontramos categorías genéricas que engloban a grupos diferentes entre sí, otras que provienen de eventos, topónimos o nombre de jefes (los primeros contactados, los evangelizados, los célebres indios “amigos”), nombres con semántica diversa (que significan “gente”, “cuñados”, “lenguas”, “frentes”, “esclavos”, “perros”, “los del monte” o “salvajes”), gentilicios despectivos o apreciativos, autónimos o endónimos (nombres que cada grupo se da a sí mismo), exónimos (nombres dados por un observador externo) y, para colmo, lo más frecuente es que todos esos criterios onomásticos se superpongan al mismo tiempo.

Por si fuera poco, la vulgata antropológica prescribe que los etnónimos deberían traducirse linealmente como “persona”, “gente” o “humano”, con el corolario de una atribución más o menos marcada de etnocentrismo a unos indios que reservarían para ellos la humanidad y en mayor o menor grado la negarían a los demás. Sin embargo, esto tal vez podría funcionar para “wichí” pero no así de igual modo para “qom”. Desde un punto de vista pragmático, de hecho, los etnónimos no denotan a la “humanidad” como especie abstracta sino más bien la condición social de ser “sujeto”

eventualmente compartida con animales, espíritus, ciertos artefactos, etc. Además, sintácticamente, funcionan menos como nombres que como pronombres: es decir, en otras palabras, que no significan “gente” ni “humano” sino más bien “nosotros”, con lo que en distintos contextos de enunciación oponen a ego en una serie de contrastes concéntricos con parientes, afines, otros indígenas, personas no indígenas, animales, espíritus, etc. Un ejemplo claro es el caso wichí, que combina varios criterios clasificatorios (“ribereño” versus “montaraz”, “próximo al río” versus “distante del río”, “río arriba” versus “río abajo”), de modo que un determinado grupo puede ser al mismo tiempo “wichí”, “ribereño” y “gente de río arriba” con el agravante de la reversibilidad y relatividad de las categorías: ese mismo grupo será “gente río abajo” para el grupo que está inmediatamente al oeste, etc. La posterior objetivación o coagulación como “etnónimos” o “grupos étnicos” de esas denominaciones flotantes, relativas y situacionales es producto de contextos específicos de interacción social: así, por ejemplo, en el ámbito boliviano, con los años weenhayek (lit. “gente de río arriba”) se ha sedimentado como sinónimo de “wichí”. Ignorar esta variabilidad provoca equívocos notorios, como cuando los etnohistoriadores se ven forzados a deducir “genocidios” o “epidemias” para explicar la desaparición de ciertos nombres en las fuentes.

Siguiendo las intuiciones pioneras de Branislava Susnik, el aporte de Nicolas Richard consiste en restituir el problema a la *longue durée* y demostrar que no hay nombres étnicos “originales” u “originarios”. Todos los gentilicios son productos híbridos de cadenas de traducciones, deformaciones e interpretaciones, y en mayor o menor medida se nos presentan filtrados a través del tamiz de diversos agentes mediadores: indios vecinos, neófitos, misioneros, lenguaraces, baqueanos, militares, naturalistas, funcionarios, antropólogos, lingüistas, políticos, técnicos de ONGs o proyectos de desarrollo. Para develar el caos gentilicio, entonces, lo más provechoso es trazar una suerte de estratigrafía relacional de fases o estructuras de nominación que se van reemplazando, articulando o superponiendo unas con otras: los “vejoces” coloniales son los “matacos” modernos y los “wichís” contemporáneos, los antiguos “lenguas” los “sanapanás” modernos y los actuales “enhlit”, o los “frentones” jesuitas los “guaycurúes” coloniales, los “toba-pilagá” de inicios del siglo 20, los “tobas” de finales de siglo o los “qom” de hoy.

Develar estos múltiples estratos de nominación, por otra parte, no es una misión de justicia histórica o corrección política. Nadie discute el derecho de un grupo a elegir su propio nombre, pero centrarse únicamente en eso supone dilemas notorios. Se piensan los cambios nominales como una evolución en clave moral, una suerte de camino hegeliano que va de los exónimos a los endónimos, de los nombres más despectivos a más respetuosos, de los nombres más “falsos” a más “verdaderos” naturalizando un sujeto indígena invariable, consistente, siempre idéntico a sí mismo, que muta de nombres como si fueran pieles atravesando la jungla de denominaciones alienadas para descubrir, en el “fin de la historia”, su propio nombre y ganar el derecho de emanciparse, de nombrarse, de conocerse a sí mismo. Pero lo que Nicolas Richard demuestra es que las estructuras de nominación que articulan el Chaco jesuítico del siglo 18 no son más “verdaderas” ni más “falsas” que las que articulan las relaciones de hoy en día entre los grupos indígenas y las ONGs o el propio gobierno nacional. No se trata de dilucidar el grado de “veracidad” de tal o cual nombre, sino de comprender cómo funcionan las cadenas de nominación en determinadas condiciones históricas y sociales. Para proponer esa lectura alternativa de las discontinuidades nominales es preciso asumir que los etnónimos no designan poblaciones o entidades sociológicas discretas, estables, con contornos

precisos, sino más bien una trama variable de categorías estereotipadas que reflejan relaciones, y que operan de forma orientada según la racionalidad de cada contexto al traducir múltiples experiencias de asociación entre diversos actores sociales: así, no podemos entender el pasaje de “frentones” a “tobas” y luego de “tobas” a “qom” si no se comprenden las relaciones, por un lado, entre esos indígenas y los vecinos de diversas familias lingüísticas (tobas y pilagás, tobas y nivaclés); y, por otro, entre esa misma gente y diversos agentes colonizadores: misioneros españoles, esclavistas portugueses, gendarmes argentinos, exploradores, naturalistas, antropólogos y técnicos de proyectos de desarrollo. A veces en el nombre de la rosa no está la rosa, ni el río Nilo en la palabra Nilo.

Una segunda contribución de Nicolas Richard consiste en el estudio de la mecanización extractiva de los paisajes interétnicos sudamericanos. Al analizar la colonización tardía del territorio indígena a la luz de su topografía extractiva, parece suficientemente claro que emprendimientos masivos como la minería andina, la industria maderera en el Chaco o la explotación amazónica de la goma elástica contribuyeron a modelarlos, a cartografiarlos y a disciplinarlos como espacios de articulación interétnica. Se trata, en efecto, de territorios integrados tardíamente a las soberanías nacionales, colonizados en la práctica por una miríada de actores privados y transnacionales (empresas operadoras, colonos, misiones religiosas, concesiones, etc.), que insumen a los grupos locales en formas inéditas de control biopolítico (reservas, enclaves, campamentos, reducciones) y, a la vez, en una nueva relación con las relaciones intergrupales, la naturaleza y el propio espacio. En este sentido, el aporte de Nicolas Richard no radica tanto en el tema –pues de hecho el problema del extractivismo minero, gomero o maderero ha hecho y sigue haciendo correr ríos de tinta–, sino más bien en la introducción de una variable que es la mediación de la tecnología mecánica. Más allá del papel estratégico de las misiones religiosas, de las estancias ganaderas, de los ingenios azucareros o de los fortines militares, se trata de trazar una arqueología razonada de los procedimientos, las técnicas y las adaptaciones locales que posibilitan la conquista mecánica de estos territorios generando una infraestructura de puertos, rieles, caminos, telégrafos y motores.

En este escenario inédito Nicolas Richard analiza la condición paradójica de las máquinas (ferrocarriles, camiones, motocicletas, motores fuera de borda), que por un lado se presentan como vector de la colonización, la asimetría de fuerzas y la expansión extractiva, pero a la vez son objeto conspicuo de fetichización, adaptación y apropiación cultural. La incontenible diseminación de lo mecánico provoca el reordenamiento de las identidades étnicas, sociológicas y de género, una nueva relación con la naturaleza y las territorialidades, y una nueva configuración regional del poder. Esta posición mediadora de las máquinas entre hombres y mujeres, cultura y naturaleza, los indígenas y sus alteridades, lo global y lo local, o aun entre lo individual y lo colectivo, hace que constituyan un objeto particularmente “denso” a la hora de apreciar cómo se imprimen materialmente la historia, las transformaciones y las contradicciones territoriales.

A este respecto, destacan los estudios de Nicolas Richard sobre la mecánica vehicular, cristalizados en el abordaje etnohistórico y antropológico del sistema de caminos, de los vehículos y de la gente relacionada con ellos. En primer término, el estudio comparativo de la odografía del Chaco –ecológicamente homogéneo, atomizado, carente de caminos– y de la Puna –espacio heterogéneo organizado por una tradición vial milenaria– lo conduce a la constatación de la estructura troncal andina, que conecta y vertebra un territorio por medio de una complementariedad casi orgánica, y a

la vez la diferencia del sistema capilar de caminos y senderos chaqueños: herméticos, minimalistas, móviles, limitados al conocimiento local de guías y baqueanos. Sin embargo, lo que en principio parece inconmensurable se torna comparable cuando ambos sistemas odográficos son absorbidos y transformados por la dinámica del capitalismo extractivo (en la Puna por la minería y en el Chaco por la ganadería, la industria maderera y los ingenios azucareros), que reorganiza el paisaje según un modelo asimétrico, privatizado, concesionado, que drena los recursos naturales hacia un punto de fuga al estilo de la cuenca fluvial y al mismo tiempo tensiona la vialidad “oficial” con una red clandestina de caminos marginales que sabotean o subvierten el orden centralizador y liberan un flujo centrífugo de pequeños comerciantes, aventureros, desertores, contrabandistas o simplemente individuos con agendas propias que van más allá del proyecto nacionalista o extractivo.

Uno de los protagonistas estratégicos de ese escenario inédito es el camión: un camión que, como afirma Nicolas Richard, al menos en la Puna de Atacama no se “define” en la fábrica de Ford o Mercedes Benz, o aun en el taller mecánico del pueblo, sino a través de una serie de adaptaciones, prótesis, ajustes y canibalizaciones locales que transforman su funcionamiento: formas rituales de nombrarlo, bautizarlo o enseñarle, modos zootécnicos de categorizarlo, todo un sistema de cábalas, trucos y creencias que adapta al vehículo a su entorno y a su gente. La pregunta, entonces, es si puede decirse que exista una “etnomecánica” o al menos unas mecánicas menores, periféricas, subalternas, con su propia fenomenología de la máquina y a la vez una técnica mestiza que permita “domesticar” los camiones para adaptarlos al frío, a la altura, a la falta de combustible, de repuestos autorizados o de rutas mientras éstos reaccionan a su vez sobre el entorno emancipándose del pasto y la aguada de las caravanas e incluso, en la medida en que las rutas se asfaltan, modelando un paisaje desértico cada vez más abstracto.

Nicolas Richard, por fin, se ocupa de la afinidad electiva entre la mecánica local y su gente, y aquí el caso emblemático es el de Félix Guerra. Hijo de un carpintero formado por los misioneros, Félix cumple con el servicio militar y sin saber una palabra de alemán aprende los rudimentos de la mecánica bajo la tutela de un lacónico ingeniero alemán quien, además del conocimiento técnico, le inculca una ética del orden, la catalogación y la puntualidad. Luego de incorporar experiencia adicional en un taller mecánico de Luque y en un concesionario Toyota de Asunción, regresa a Fischat, donde se ocupa del reducido parque mecánico: una camioneta, un par de motos, algunas motosierras y motogeneradores. Mientras su taller se enriquece con carcasas de motocicletas, ruedas, bujías viejas, trozos de radio, asientos o piezas de televisores muertos con los cuales canibaliza las máquinas de los alrededores, este maestro del bricolaje devela los humores, los secretos y las mañas de los motores e incluso de los propios artefactos eléctricos, operando como interfaz –una interfaz no ya sólo lingüística entre el castellano, el nivaclé y el guaraní sino también interfaz técnica encargada de validar, conectar, probar y reparar, con puntualidad protestante, las redes y subredes eléctricas indígenas, mestizas y criollas, grandes y pequeñas, oficiales y clandestinas, que se multiplican en silencio en medio de la estepa chaqueña.

Destilando un trabajo de años, el tercer gran aporte de Nicolas Richard se resume en su manuscrito inédito de recherche (*La desgracia del guerrero salvaje...*), que propone una antropología histórica de la Guerra del Chaco (1932-35). Se trata, en principio, de una guerra convencional, mecanizada, que moviliza a cerca de 400 mil soldados y cuesta 90 mil muertos, en la que tanques, aviones, artillería y ametralladoras de ejércitos nacionales se disputan el control de un extenso territorio

fronterizo sobre el cual tanto Paraguay como Bolivia alegan derechos históricos. En la historiografía canónica del conflicto los pobladores locales no existen, y el Chaco de la discordia se presenta por tanto como una suerte de desierto enajenable, casi deshabitado, con lo que la ocupación militar, los desplazamientos forzados, las crisis epidémicas, las violaciones, el despojo de tierras, ganado y chacras o el confinamiento de las sociedades autóctonas en barrios, colonias o misiones se invisibiliza bajo la legitimidad de la épica nacionalista.

Pero al mismo tiempo, desde el punto de vista de la población regional, que se había mantenido hasta entonces al margen del ajeteo colonial y luego republicano, la experiencia bélica no puede explicarse en los términos de la lógica nacionalista. El corpus oral recopilado por Nicolas Richard trasciende ese sesgo historiográfico al compilar el testimonio videograbado, traducido y transcrito de 32 narradores ishir, tomaraho y nivaclé entrevistados entre 2002 y 2010, y cruzarlo con las fuentes escritas disponibles: partes militares, documentos misionales, reportes sanitarios, recortes de prensa, memorias de combatientes, telegramas, mapas o fotografías que permiten restituir la oralidad nativa a un marco histórico consistente e inteligible. Evocando el célebre ensayo de Pierre Clastres (“Le malheur du guerrier sauvage”), la trama se cifra en la biografía de tres guerreros indígenas: el nivaclé Sargento Tarija, el ishir Capitán Pinturas y el tomaraho Cacique Chicharrón. Estas tres microhistorias permiten reconstruir la experiencia de la guerra para las sociedades chaqueñas: una guerra, por otra parte, que si bien no se adapta del todo al molde de la guerra formal entre estados, tampoco encaja bien en la grilla exegética de la “guerra primitiva”, endógena, propiamente indígena, ya que suele encauzarse por los mismos circuitos catárticos que el conflicto nacionalista. El corolario es que no es posible entender la guerra a la luz de los modelos interpretativos propuestos por la etnología de las tierras bajas americanas: no porque no haya diferencias culturales en el modo de combatir, sino por la hipótesis subyacente según la cual la guerra sería una función permanente del cuerpo social con vocación simétrica e igualitaria. Lo que los textos ponen en escena, por el contrario, es la coexistencia problemática de distintos tipos de violencia imbricados los unos en los otros en ámbitos notoriamente asimétricos, en los cuales no parece lícito presuponer “función” ni forma permanente. Algo similar sucede con las violaciones sistemáticas, perceptibles a contraluz en los reportes sobre enfermedades venéreas de la tropa (“La abuela Lhutsjha Lht’ojh se sacrificó para proteger a su hermana. ¡Los paraguayos eran muchos! Se ponían en fila para usarla y al final le daban un cigarro. Le daban, le daban, le daban y ahí quedaba tirada hasta que se iban”). En esa violencia gratuita, descontrolada, casi sádica, con raptos, abusos y matanzas arteras por parte de los militares (los paraguayos disparando por la espalda a los pescadores del Pilcomayo por pura diversión), pero también de los indígenas (la duplicidad de Tarija para hacer que bolivianos y paraguayos se maten entre sí), mal podríamos identificar alguna productividad sociológica, alguna alteridad constituyente, alguna dinámica circular de venganza y absorción de cautivos y trofeos.

Del lado boliviano, los relatos permiten a su vez reconstruir la alianza preferencial entre los nivaclés y el ejército nacional en la precaria línea de fortines fronterizos; de hecho, guarniciones como Magariños, Muñoz, Saavedra, Arce o Tinfunke se emplazan en pleno territorio indígena calcando la antigua topografía nivaclé. En este escenario policromo, el *bildungsroman* del Sargento Tarija – capturado de joven, criado en un fortín e incorporado con felicidad al ejército boliviano– se empaña progresivamente en la medida en que la relación castrense con las comunidades se vuelve cada vez más hostil. Tarija comprende que el despliegue militar es incontenible y decide que el mejor modo de salvar las aldeas nivaclé es precipitar el conflicto entre bolivianos y paraguayos para sacarlos lo

más rápidamente posible de en medio: se sirve de la Guerra del Chaco, así, para urdir una suerte de venganza mesiánica liderando partidas que acaban con las patrullas paraguayas para luego guiar deliberadamente a sus colegas bolivianos a las emboscadas enemigas. El último acto de ese drama liminal es comandar un ejército fugaz, fantástico, nómada, que huye de la guerra hacia la Argentina atraído por la promesa de abundancia de los ingenios azucareros.

Del lado paraguayo, el general Ian Belaieff se constituye en el ideólogo de la articulación indígena al ejército nacional: propone la creación de un cuerpo de caballería chamacoco y afirma que el Paraguay es el único país de la región que puede forjar una alianza sincera con los grupos autóctonos por la condición mestiza de su población, por la difusión del guaraní, y porque su sociedad es menos racista que la boliviana o la argentina. El militar ruso explora y cartografía el Chaco con un grupo particularmente eficiente de baqueanos y lenguaraces chamacocos: Manuel Tiogod Silva, Yubaleh Espinoza, Churbit (Capitán Pinturas) y Carlitos (Cacique Chicharrón). Así como los bolivianos establecen una alianza preferencial con los nivaclés, los chamacocos se asocian –si bien de manera ambivalente y por momentos volátil– con las fuerzas paraguayas, y los relatos nos permiten seguir el surgimiento de una amistad entrañable entre Chicharrón y Vatsé'ej (Belaieff), el general brujo que sana las heridas y rejuvenece mágicamente, o bien las aventuras prattianas del Capitán Pinturas, que acata el anuncio de los pájaros agoreros, prepara trampas para los tanques bolivianos, es perseguido por un avión en Bahía Negra y recibe un balazo en las nalgas.

El ocaso de la guerra retrata tres variaciones casi literarias sobre el crepúsculo melancólico de los guerreros salvajes. La misma tensión, la misma disonancia, el mismo cortocircuito esquizofrénico y anticlimático entre la gloria de la epifanía bélica y el posterior desacople con una rutina anómica, ambivalente, cruel, propia del mediador que queda atrapado entre dos mundos sin afianzarse en ninguno. El enigmático Tarija se esfuma en el exilio argentino; Pinturas se aísla (Branislava Susnik lo describe como un informante pésimo y Edgardo Cordeu como un borracho críptico, marginal, incomprensible); y Chicharrón, que lamenta no haber logrado jamás reconocimiento oficial por su servicio bélico, se marchita cuidando la finca de un capataz de la empresa Casado para morir de pena cuando la viruela logra lo que no había podido la guerra: exterminar hasta el último miembro de su descendencia.

Ordenar los aportes disciplinares de Nicolas Richard en tres grandes campos temáticos ciertamente podría responder a una pulsión étic, más o menos evidente para el observador externo, pero Diego Villar sugiere que también responde en algún grado a una propiedad del “objeto”, que encuentra sintonía en su devoción duméziliana, casi mística, por las tríadas, las trilogías y las triparticiones: tres estratos de nominación, tres dispositivos odográficos, tres fases del proceso de mecanización, tres historias de tres guerreros salvajes (“La estructura general del manuscrito respeta los tres tiempos canónicos -antes de la guerra, durante la guerra, después de la guerra-, pero ordena los diferentes contenidos en torno a la biografía de tres guerreros salvajes”).

Al valorar globalmente el dossier, Diego Villar encuentra particularmente significativa la posibilidad que plantea de construir una verdadera *ethnohistoria*: no una historia institucional con indios, ni la historia de un lugar donde hay indios, sino una auténtica historia indígena del Pilcomayo concebida a partir de sus propias experiencias, puntos de vista y criterios narrativos. Este descentramiento del documento canónico en lengua nacional no sólo deconstruye las hagiografías académicas, religiosas

o nacionalistas, sino que restituye dignidad historiográfica al texto indígena (“Sobre el derrotero mismo de la expedición, las fuentes indígenas son acaso más fiables que las militares”) y permite rescatar otras historias menores, subalternas, periféricas –y al mismo tiempo, quizá, hasta repensar aquello que constituye una “fuente”. Menos evidente, tal vez, pero igual de sugestiva, es la originalidad de una técnica etnográfica singular que, más que al protocolo malinowskiano del trabajo de campo intensivo y solitario con un grupo a través del tiempo, tiende hacia la técnica heterodoxa de un Marcel Griaule: trabajo en equipo, movilidad multisituada, observación regional panorámica, experimentación con nuevas tecnologías (programas informáticos, plataformas digitales, drones, redes sociales).

Si tuviera que marcar alguna reserva, Diego Villar tan sólo lo haría con respecto a la delimitación del corpus textual en “La tragedia...”. Ciertamente resulta atractiva la apropiación *more indigena* del aparato metodológico estructuralista (oposiciones, tablas de “versiones” y “secuencias narrativas”, segmentación del texto en “historemas” o “guerremas”, comparación de “ejes sintagmáticos y paradigmáticos”). Pero, desde el ángulo de la documentación antropológica o lingüística, habría tela para cortar acerca de los criterios elegidos a la hora de conformar el corpus a partir de “entrevistas” descompuestas en “relatos” (“unidades de discurso sobre un mismo tema o historia”), que a su vez contienen “versiones” de los mismos “hechos” o “episodios” (“que cuentan la misma historia o que describen un mismo aspecto”), recompuestas finalmente como “historias” a partir del pastiche de subtítulos traducidos (“Historia del Sargento Tarija”). Podría discutirse qué es o qué constituye exactamente una “historia”, una “secuencia narrativa” o una “versión”, y a la vez cómo (o con qué criterios) conviene documentar la oralidad de la forma más fiel posible al tono, la prosodia y la cadencia nativas. Por citar un solo ejemplo: aducir la necesidad de “dar tiempo” a los narradores para que reflexionen de antemano sobre lo que van a decir en la entrevista naturaliza la existencia de un proceso mnemónico privado, mental, casi solipsista –el *ghost in the machine* de Ryle–, cuando lo más probable es que el “texto” surja generativamente de la propia dinámica dialógica, indexical e intersubjetiva que liga al “narrador” con la audiencia (parientes, niños, oyentes, otros narradores, los entrevistadores) y el contexto específico de la enunciación. En este sentido, sería productiva una relación más fluida con la literatura etnológica y lingüística que, a partir de distintos recortes disciplinares, documenta, describe y analiza la narrativa amerindia en general y la mitología en particular: Lévi-Strauss, la llamada “etnografía del habla”, la antropología lingüística norteamericana.

Esta inquietud puntual no impide apreciar en modo alguno la calidad general de una escritura personal, inconfundible, impresionista, por momentos más académicamente contenida y por momentos más intuitiva, desaforada, salvaje, pero que siempre rebosa de intuiciones iluminadoras (“La experiencia sensible más inmediata de la guerra fue el ruido. La guerra es primeramente una experiencia acústica. Miles de detonaciones y de motores alborotando la selva a cientos de kilómetros a la redonda: un bullicio enorme, una alteración total de los distintos equilibrios acústicos, un apabullamiento mecánico de todos los otros ruidos del Chaco”). Más allá de la excelencia de la trayectoria profesional, son la madurez formal, la solvencia analítica y la originalidad temática del dossier de Nicolas Richard los pilares que justifican, sin lugar a dudas, su capacidad para dirigir tesis y proyectos de investigación. Frente a la acostumbrada organización dualista de los estudios sobre la sociabilidad indígena sudamericana, con un polo claramente

orientado hacia una agencia casi trascendental que no encuentra límites a la hora de postular una positividad de razones endógenas de orden culturalista, ontológico o identitario, y con otro que diluye la especificidad histórica y antropológica de esos devenires en las determinaciones externas que entienden a las minorías “proletarizadas”, “invisibilizadas” o “marginadas” como víctimas de la falta de historia o la pasividad más absolutas, la vocación trifásica de Nicolas Richard tal vez nos ofrece una salida –esta vez dialéctica– para superar algunos de los dilemas y encrucijadas recurrentes de los estudios americanistas. Una tercera posición que permite apreciar mejor las cosas mismas: los matices, las texturas, las ambivalencias, las formas variadas con los cuales los indígenas sudamericanos logran absorber, administrar y resignificar cada día los condicionamientos y las transformaciones.

La présidente donne ensuite à la parole à **Olivier Compagnon** (professeur d’histoire contemporaine à l’Université Sorbonne Nouvelle, Institut des Hautes Études de l’Amérique latine) en tant que rapporteur du dossier de M. Nicolas Richard, chargé de recherche au CNRS en section 33 depuis 2011 et membre du Centre de Recherche et de Documentation des Amériques (CREDA UMR 7227) depuis 2017 après avoir appartenu au Centre de Recherches historiques de l’Ouest (CERHIO UMR 6258). Intitulé *Objets de l’histoire, figures de l’anthropologie. Trajectoires de recherche dans le Grand Chaco et dans le désert d’Atacama*, ce dossier est placé sous le parrainage de M. Luc Capdevila (professeur d’histoire contemporaine à l’Université de Rennes 2) et classiquement composé de trois volumes.

Intitulé *La desgracia del guerrero salvaje. Antropología de una guerra sudamericana (1920-1940)* dans un écho suggestif à l’œuvre de Pierre Clastres, l’inédit se présente sous la forme d’un volume de 510 pages en espagnol (dont 229 pages de texte principal). Cette recherche traite de la Guerre du Chaco qui a opposé la Bolivie et le Paraguay entre 1932 et 1935 et constitue le principal conflit armé en Amérique du Sud au XX^e siècle (p. 7), mais elle porte l’ambition d’en renouveler profondément la lecture. Il s’agit en effet de rompre avec une historiographie dominante qui a d’abord vu ce conflit comme une dispute territoriale entre deux États revendiquant des droits historiques sur des marges disputées (« une guerre nationale, moderne, conventionnelle et mécanisée », p. 7) et qui, par conséquent, en a traditionnellement écrit l’histoire sans concéder la moindre place aux populations indiennes présentes sur les territoires convoités – comme si le Chaco boréal, marge de l’empire espagnol mais aussi des États-nations nés de la séquence des Indépendances, était un espace entièrement vide. Fondamentalement, le projet de M. Nicolas Richard réside donc dans l’écriture d’une histoire « par le bas » d’un conflit hybride qui se situe, en réalité, aux confins d’une guerre territoriale « classique » entre États voisins et d’une guerre de colonisation interne en vue de la soumission des territoires indigènes. Une histoire non pas seulement « à hauteur d’hommes », bien au-delà des sources politiques ou diplomatiques traditionnelles, mais résolument « à hauteur d’Indiens » afin de restituer, autant que faire se peut, la manière – ou plutôt les multiples manières – dont cette guerre a été vécue par les plus invisibles de ses protagonistes. Comme le résume l’auteur (p. 11), « le premier objectif de cette étude est de contribuer à la restitution et à la documentation du processus d’annexion et d’occupation militaire des territoires indigènes du Chaco boréal, du point de vue des populations qui l’habitaient alors et l’habitent toujours aujourd’hui, afin de contribuer au processus de décolonisation [entendons ici décolonisation des savoirs] et d’affirmation historique de leurs positions ».

Si le projet intellectuel de cet inédit séduit d'emblée, le corpus constitué pour relever le défi est fascinant puisqu'il repose sur une série d'entretiens, réalisés entre 2002 et 2010, auprès de 32 narrateurs indigènes originaires de diverses communautés du Chaco boréal qui rapportent des épisodes qu'ils ont vécus dans leur enfance ou qui leur ont été transmis (le plus souvent par leurs parents ou par leurs grands-parents). Si tous ces entretiens ont été enregistrés en langue vernaculaire et transcrits en espagnol dans les imposantes annexes de ce volume, la plupart d'entre eux ont également été filmés et sous-titrés. L'ensemble de ce corpus est mis à disposition du lecteur au travers de QR codes et, plus généralement, proposé en partage à la communauté scientifique dans une optique résolue de science ouverte et de dissémination des données de la recherche. Ainsi la seule constitution de ce corpus et des outils descriptifs qui l'accompagnent, travail colossal, représente-t-elle une contribution majeure à l'histoire des marges indiennes sud-américaines au XX^e siècle et mérite-t-elle d'être vivement saluée. Décrit p. 11-12 de l'introduction, le traitement analytique de ce corpus permet non seulement de croiser les différents récits d'un même événement et d'une même trajectoire de vie (ainsi l'histoire de Sargento Tarija écrite à six voix), mais aussi de confronter le matériel oral aux sources écrites disponibles par ailleurs (rapports militaires, presse, mémoires de soldats, télégrammes divers, cartes, photographies, etc.). Il emporte la conviction en ce qu'il ne limite pas l'exercice à une seule histoire orale de la Guerre du Chaco, mais en produit une version polyphonique (« *una versión corográfica del acontecimiento* », nous dit l'auteur) qui, en creux, interroge profondément les mythologies nationales et les grands récits historiographiques qui ont été produits sur l'Amérique latine contemporaine. Notons enfin que M. Nicolas Richard prend la peine de prévenir le risque de toute généralisation abusive sur la base de ce corpus certes très consistant, mais non moins situé, dans une tension épistémologique permanente entre histoire et anthropologie faisant la marque de fabrique de ce manuscrit, qui est de toute évidence très féconde et que n'aurait pas reniée le Marcel Detienne de *Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire* (étrangement non cité par l'auteur alors que sa réflexion sur les liens entre histoire et anthropologie trouve dans ces pages sur le Chaco une résonance très significative).

Sur ces bases, le texte de l'inédit est organisé autour de trois séquences chronologiques (avant la guerre / pendant la guerre / après la guerre) inscrivant la Guerre du Chaco dans une temporalité étendue des années 1910 aux années 1940 et fournissent au lecteur une trame diachronique, mais surtout autour de trois trajectoires de vie principales, profondément empreintes de la violence de guerre sous toutes ses formes, qui sont celles du *nivaclé* Sargento Tarija, de l'*ishir* Capitán Pinturas et du *tomaraho* Cacique Chicharrón. La première partie est consacrée à la présentation de ces trois personnages et des trois contextes différents dans lesquels ils s'inscrivent, ainsi qu'à une phase conduisant des années 1910 à la fin des années 1920 durant laquelle ont lieu les premières explorations militaires d'importance des territoires indigènes. La deuxième partie porte sur la guerre en elle-même, présentée sous une multiplicité d'aspects connectés entre eux – depuis la guerre de frontières entre États jusqu'aux dynamiques de colonisation interne des territoires indigènes –, et donne à voir les rencontres stupéfiantes, les bifurcations soudaines, les allégeances multiples ou encore les logiques contradictoires auxquelles sont soumis les acteurs indigènes. Enfin, la dernière partie s'intéresse à la destinée des trois acteurs principaux de cette enquête une fois le conflit officiellement terminé ; on y constate que la violence ne disparaît jamais de l'existence de ces « guerriers sauvages ». De cette lecture ressort une vision profondément renouvelée de la Guerre du Chaco, qui met en exergue l'entremêlement de logiques de combat hétérogènes et permet de poser

un autre regard sur le sens présumé de cette guerre. Il ne fait aucun doute que cet ouvrage, une fois publié et légèrement amendé, deviendra une référence importante de l'historiographie et de l'anthropologie latino-américaniste.

Parallèlement à ce volume inédit, M. Nicolas Richard présente un imposant recueil de travaux qui témoigne d'une grande activité scientifique se déployant entre Europe et Amérique latine depuis presque vingt ans. D'un point de vue quantitatif, on recense neuf ouvrages (deux à titre personnel, une édition critique de *Voyages dans l'Amérique méridionale, 1781-1801* de Félix d'Azara et six ouvrages en codirection), quatre dossiers dirigés dans des revues à comité de lecture (deux au Chili, un en Argentine et un en France) et 23 articles ou chapitres d'ouvrages. D'un point de vue thématique, ces publications concernent principalement le Chaco boréal et les formes tardives de colonisation des territoires indigènes d'une part, le désert d'Atacama et l'anthropologie historique de l'extractivisme d'autre part, et attestent la capacité du candidat à ne pas se cantonner à un terrain unique auquel il consacrerait l'intégralité de sa carrière. Une troisième ligne de recherche est consacrée aux savoirs mécaniques dans les sociétés amérindiennes de l'Amérique méridionale et a d'ailleurs donné lieu aux publications les plus récentes. L'un des points notables de ce dossier réside dans l'importance de la pratique collective de la recherche dans la mesure où presque la moitié des publications présentées ont fait l'objet d'une co-signature. Ce point fait écho à une autre caractéristique majeure de cette trajectoire de recherche : la capacité incontestable de M. Nicolas Richard à bâtir des projets de recherche innovants et à obtenir des financements, par exemple au travers de l'Agence nationale de la Recherche (programme jeune chercheur sur « Le savoir mécanique dans les sociétés amérindiennes du Chaco et de l'Atacama » entre 2017 et 2021, programme sur « Environnements virtuels pour l'histoire des patrimoines culturels industriels » entre 2021 et 2024), de l'agence nationale scientifique chilienne Fondecyt (comme entre 2011 et 2013 sur « La Puna de Atacama depuis ses marges industrielles, 1920-1980 ») ou de dispositifs de coopération internationale propres au CNRS (Laboratoire International Associé sur « Les systèmes miniers dans le désert d'Atacama » entre 2015 et 2019, International Research Project « Sciences humaines et sociales en territoire minier » entre 2020 et 2024), ainsi qu'à entraîner dans son sillage des chercheurs jeunes (ainsi ceux dont il codirige d'ores et déjà la thèse de doctorat) et moins jeunes.

Enfin, le dossier d'habilitation à diriger des recherches de M. Nicolas Richard comporte un mémoire de synthèse dans lequel il revient sur sa trajectoire scientifique continuellement menée dans des zones de frontières – frontières indiennes, frontières entre le Chili et la France, frontières entre l'anthropologie et l'histoire – en conjuguant une grande humilité et une honnêteté intellectuelle évidente. Si les trois premières pages de cette synthèse décrivent froidement les principales étapes de la formation et de l'insertion professionnelle du candidat, le retour sur ses années d'étudiant à l'Université du Chili, dans le contexte de la transition démocratique commençante où l'anthropologie apparaissait comme la discipline de tous les possibles au contraire de l'histoire ou de la philosophie plongeant sous le poids de la tradition, donne des clés de compréhension des nombreux travaux qui vont suivre. De même, les premiers pas de l'anthropologue sur le terrain, loin du Chaco boréal et de l'Atacama puisque c'était au Guatemala au tout début du XXI^e siècle (p. 10-12), ou encore la révélation de son terrain de thèse auprès des communautés *chamacoco* du Paraguay (p. 12-14), révèlent un regard (voire une méthode lorsqu'il s'agit de comprendre les tenants et les aboutissants d'un entretien ethnographique) qui se construit progressivement depuis l'expérience matérielle des sociétés indiennes de l'Amérique – et non pas depuis une ingurgitation

bibliographique préalable. Tous ces éléments révèlent une connaissance intime des terrains, attestent une activité scientifique intense et inventive, donnent à voir un chercheur fécond et dynamique et ne laissent aucun doute sur le fait que cette habilitation à diriger des recherches doit monter en soutenance.

Olivier Compagnon aborde enfin un certain nombre de questions sur le dossier de M. Nicolas Richard. Dans l'inédit, deux points au moins auraient mérité de plus amples développements. D'une part, une revue de la littérature plus complète aurait permis, dès l'introduction, de mieux situer la proposition novatrice de M. Nicolas Richard dans la production générale sur la Guerre du Chaco. Ce point semble d'autant plus important que les contrepoints de nature archivistique aux récits recueillis par l'auteur n'ont pour la plupart pas été dépouillés directement, mais puisés dans la presse ou dans une historiographie qu'on aurait aimé pouvoir mieux cerner dans ses principaux postulats et ses conclusions. D'autre part, il manque une conclusion à cet inédit bien que le quatrième et dernier point de la troisième partie tente d'en tenir lieu. Ces pages restent en effet trop focalisées sur les trois acteurs centraux du récit et auraient dû afficher plus explicitement l'ambition épistémologique que porte ce livre, poser la question de l'applicabilité d'une même démarche à d'autres territoires latino-américains ou à d'autres conflits et réfléchir à ce que l'anthropologie fait à l'histoire contemporaine des mondes indiens. Dans la continuité directe de cette dernière remarque mais à propos du mémoire de synthèse cette fois, le double ancrage disciplinaire du candidat, auteur d'une thèse d'anthropologie mais recruté au CNRS en tant qu'historien, s'il emporte entièrement la conviction du point de vue de la production scientifique, n'interroge pas moins le cloisonnement institutionnel entre disciplines dans l'enseignement supérieur français et la manière dont on peut se positionner sur cette question en tant que futur directeur de recherche. À la fin du mémoire de synthèse, on aurait aussi apprécié que M. Nicolas Richard consacre quelques pages à ses désirs de recherche futurs, une fois que les programmes en cours seront achevés, et aux éventuels nouveaux terrains qu'il pourrait explorer.

Olivier Compagnon conclut en signalant que ces remarques n'enlèvent strictement rien à tous les éloges qui précèdent et félicite chaleureusement M. Nicolas Richard, auquel il souhaite de pouvoir obtenir rapidement un poste de directeur de recherche au CNRS.

Nicolas Richard remercie Diego Villar pour ses dernières questions et soutient que le dispositif de traduction choisi (sans transcription en langues indiennes) puis de découpage (par événements et figures) est ce qui lui permet de trouver des concordances entre les sources et la tradition orale. Il est conscient qu'il peut donner l'impression de forcer les sources et de perdre de l'information ethnographique mais c'est le dispositif technique qui lui a permis, précisément, de relier les deux. Nicolas Richard précise ensuite à Olivier Compagnon les processus de publication en cours qui sont engagés à la fois pour ce manuscrit inédit et pour sa thèse.

Après une pause, la présidente donne la parole à **Daniel Quiroz** qui s'exprime en espagnol. Daniel Quiroz comienza por recordar que la publicaciones de Nicolas Richard se agrupan en tres grandes categorías: (a) el problema de las formas tardías de colonización en la experiencia amerindia de la guerra del Chaco, (b) el tema de las industrias extractivas mineras en el desierto de Atacama y (c) la existencia de máquinas en los mundos amerindios y los procesos de mecanización en tanto fábricas de relaciones de género, étnicas y ambientales; Nicolás afirma que sus estudios se han construido

combinando constantemente historia y antropología a través de la producción de una documentación de primera mano y su inscripción comparativa en los debates históricos, con una perspectiva crítica y multidisciplinaria. Su trabajo de campo se ha desarrollado, principalmente, en el Gran Chaco, en las tierras bajas orientales de América del Sur, y en el desierto de Atacama, en los Andes centro-meridionales, territorios que ha estudiado desde el siglo XIX hasta nuestros días.

La perspectiva que utiliza Nicolás para abordar sus "áreas de estudio", particulares y creadoras, son útiles, sin duda, en otras zonas culturales y sus trabajos demuestran que los límites territoriales no son, verdaderamente límites: son útiles para un especialista, como Daniel Quiroz lo es, de "la Patagonia ampliada". De hecho, el propio Nicolás viaja entre el Chaco y San Pedro de Atacama en una "casa rodante", con su familia, conectándolos física y socialmente. También los ha conectado en sus investigaciones.

Daniel Quiroz conoce a Nicolás desde hace más de 20 años. Le hizo clases, probablemente etnografía, a fines de la década de los 90' en el Departamento de Antropología de la Universidad de Chile. Como muy bien lo recuerda, "la antropología chilena no se inscribía en la gran corriente indigenista continental ni jugaba un rol ideológico importante en la construcción del relato nacional ni tampoco había jugado algún rol específico durante la dictadura; era, al contrario, una forma periférica de la sociología, pilar del campus, ciencia reina de la transición democrática y de la nueva tecnocracia gubernamental [...]. Bajo esta forma periférica, no obstante, o gracias a ella, acogía tradiciones intelectuales muy diferentes, con trayectorias, personajes e intersecciones inesperadas". Esta naturaleza "en obra" de la antropología social chilena es percibida por Nicolás como algo positivo y, sin duda lo es, Debemos reconocer que el problema de los límites como restricciones es un tema que no le preocupa a Nicolás pues su interés es, siempre, superarlos. Nicolás era un estudiante singular, inteligente y vehemente, características que conserva ahora como un estudioso destacado de una antropología histórica de las mecánicas amerindias. La definición de las mecánicas como tema de estudio es una contribución, sin duda, a los estudios antropológicos no sólo en las zonas que ha trabajado sino en cualquier parte del mundo. Me gustaría señalar que el uso, metafórico o no, de la palabra mecánica como objeto de estudio, sugiere la figura del "antropólogo como mecánico", como un personaje que repara este tipo de máquinas. La inquietud es saber que debe reparar este "mecánico cultural", que es una manera nueva de preguntarse por el rol que tiene entre las comunidades que estudia.

Otro tema que aparece en los trabajos de Nicolás es su preocupación por el tema de la escritura, de la representación de la experiencia, sea a través de textos escritos o visuales. Es notable que Nicolás piense que este interés surge temprano, en sus años de formación en Chile. Nos gustaría pensar que algo tuvimos que ver en eso. Nos volvimos a conectar el 2016. El 20 de febrero de 2016 recibí un correo de Nicolás en el que me contaba que estaba intentando armar uno o dos proyectos con gente del Centre François Viète d'Histoire des Sciences et Techniques en Brest, quiénes habían presentado un proyecto sobre culturas portuarias comparadas con un centro de estudios en La Plata, Argentina, para comparar los dispositivos portuarios bretones y argentinos, con énfasis en las técnicas, que fue rechazado, aunque bien evaluado, porque le faltaba una masa crítica de investigadores. Con el interés de ayudarlos, Nicolás pensó que se le podía agregar los puertos fluviales madereros del Alto Paraguay, los puertos mineros del norte de Chile a través de San Pedro de Atacama, y los puertos o plantas balleneras que estábamos trabajando en las costas de Chile, considerando que también hubo

actividad ballenera en Bretaña, especialmente en Nantes, y que podría ser interesante ese cruce. Su idea era presentar un ECOS-CONICYT-CONICET en un par de meses más y luego un proyecto de l'Agence Nationale de la Recherche hacia septiembre, que comprenderían palabras claves como culturas portuarias comparadas, historia de la técnica, patrimonio y nuevas tecnologías. Pero además, cuenta en ese correo, que está presentando, por segunda vez, un proyecto relacionado con "un estudio comparado sobre la formación del saber mecánico en los mundos indígenas del Chaco y la Puna de Atacama", que se trata, en general, de una especie de estudio de etno-mecánica o de 'mecanización de las sociedades indígenas' (antropología de las máquinas en contexto indígena). Con la gente de Brest tenía el plan de modelizar nueve vulcanizaciones paraguayas, bolivianas y chilenas, y retomar el trabajo que estaban haciendo en San Pedro de Atacama con entrevistas a mecánicos indígenas en la Puna. En el caso del río Paraguay el dispositivo clave era el motor fuera de borda y el generador eléctrico. Entonces, pensaba que también por el lado de los motores de los botes y la mecanización podría haber un enganche con nuestros trabajos sobre los buques balleneros y las instalaciones costeras donde se procesaban las carcasas de los cetáceos.

Estas iniciativas no prosperaron en la forma como se pensaron y planificaron pero la colaboración con Nicolás igualmente comenzó a dar frutos. Por cinco proyectos que no resultan, más o menos, uno fructifica. En el mes de noviembre de 2017 pude participar en las Jornadas Capitalismo en el desierto: materialidades, población y territorios en Atacama (ss. XIX-XXI) con la presentación "Una máquina maravillosa: etnografías (retrospectivas) de un buque ballenero" y de ahí en adelante todo se hizo más productivo. Daniel Quiroz subraya la naturaleza contagiosa de las preguntas y preocupaciones de Nicolas Richard en estos tiempos de protagonismo viral. Nicolás ha desarrollado una poderosa carrera como investigador en estos últimos veinte años y siempre ha estado muy interesado y preocupado por la formación de nuevos investigadores. Los antecedentes presentados lo demuestran de manera fehaciente. Nicolás es un investigador generoso y gran parte de sus materiales de estudio se encuentran a disposición de cualquiera que se interese en conocerlos y usarlos. Se ha preocupado especialmente de construir un corpus de textos escritos y visuales sobre la guerra del Chaco, sobre las máquinas que atraviesan el desierto de Atacama, una colección de imágenes obtenidas con drones sobre los puertos del norte de Chile, etc. No tengo ninguna duda que Nicolás será un motivador director de tesis y un excelente coordinador de programas y proyectos de investigación. Ya lo ha hecho.

La présidente donne ensuite la parole à Mme. **Jimena Obregón Iturra** qui commence d'emblée par affirmer que le candidat présente un dossier d'une teneur située bien au-delà de ce qui est en général requis pour une HDR. Ceci est largement attesté par l'itinéraire parcouru par le candidat depuis sa thèse doctorale, par son investissement dans des projets collectifs à dimension internationale ainsi que par l'originalité de sa production scientifique.

Ainsi M. Nicolas Richard présente un dossier d'HDR extrêmement conséquent qui se compose des trois volumes habituels. Le premier volume intitulé "Objets de l'histoire, figures de l'anthropologie : trajectoires de recherche dans le Grand Chaco et dans le désert d'Atacama" (107 p.) comprend un CV détaillé (p.67-72) qui fait état de sa formation et qualifications, des nombreux programmes de recherche auquel il a participé – très souvent en tant que responsable – les manifestations scientifiques organisées – également nombreuses – et des activités d'enseignement.

La liste des publications constitue une sous-partie distincte du CV (p.73-79), l'ensemble des écrits est consultable sur HAL. Le dynamisme scientifique de M. Richard est indéniable et l'on observe un constant souci non seulement de mettre en ligne ses écrits, mais aussi d'employer les humanités numériques dans le processus même de recherche, tout autant qu'en faveur de sa valorisation ; il est rédacteur en chef ou responsable de 5 carnets de recherche en ligne. Encore plus étonnant est le fait que, tout en n'étant pas encore habilité, M. Richard développe d'ores et déjà une grande activité d'encadrement de la recherche puisqu'il a déjà accompagné une thèse en soutenance et qu'il a actuellement 6 thèses en codirection dont 4 en cotutelle internationale, inscrites à Rennes 2 et à l'université Sorbonne Nouvelle les deux universités auxquelles il a été rattaché depuis l'obtention de son poste de Chargé de recherche au CNRS, d'abord au CERHIO (UMR 6258) et par la suite au CREDA (UMR 7227).

La trajectoire de N. Richard révèle une excellente insertion internationale et une appétence pour le travail collectif au sein duquel il constitue un élément moteur, en général à l'initiative dans la soumission de programmes de recherche qui impliquent de véritables équipes et dénotent une incontestable richesse interdisciplinaire et un exigeant niveau d'excellence. Au cœur de ce premier volume, le chercheur présente ses deux terrains de recherche (le Chaco et l'Atacama) à travers les principaux axes autour desquels il a mobilisé sa recherche depuis l'obtention de sa thèse de doctorat : *Les mémoires indiennes de la Guerre du Chaco*, en continuité avec sa recherche doctorale et deux axes totalement nouveaux : *L'exploitation minière dans le désert d'Atacama* et enfin *La vie des machines dans les mondes amérindien*. Aussi, il analyse avec finesse la singularité de sa démarche se situant au carrefour de l'histoire et de l'anthropologie, inscription confirmée par la bibliographie utilisée et listée à la fin de ce premier volume.

Les données contenues dans la synthèse correspondent parfaitement avec ce que Mme. Obregón Iturra avait pu observer lorsqu'elle avait eu l'occasion d'entendre le candidat à des séminaires, des journées d'étude ou colloques ; toujours foisonnant et extrêmement stimulant à entendre, il ne laisse jamais indifférent et ne s'installe nullement sur ses acquis. Tout ceci explique sa forte implication sur plusieurs terrains et disciplines et le renouvellement constant de ses questions de recherche, ce qui est tout à son honneur. Par ailleurs, quelques éléments biographiques sont mobilisés dans la synthèse avec beaucoup de pudeur et de justesse : ils éclairent d'un jour nouveau le chercheur et ses objets de recherche.

Mme. Obregón Iturra constate que tout ceci se trouve en parfaite concordance avec le deuxième volume produit par le candidat en vue de l'obtention de l'HDR. "Travaux sélectionnés" (684p.) distingue les fragments d'ouvrages (9, souvent l'introduction), les dossiers (4) puis de nombreux articles (23). Ces écrits corroborent ce que laissait percevoir le CV, à savoir un parcours de recherche extrêmement conséquent depuis l'obtention du doctorat en 2008 (le rapport de soutenance est produit pp. 82-89). Nicolas Richard fait preuve d'une forte insertion internationale et d'un indéniable dynamisme. Ses publications, qui couvrent les trois axes de recherche déjà signalés, s'avèrent fort stimulantes et non seulement aux yeux des chercheurs impliqués sur les mêmes terrains. Tout autant sa démarche que sa réflexion ont vocation à dialoguer avec des collègues travaillant sur d'autres terrains et d'autres champs disciplinaires. Mme. Obregón Iturra tient à insister sur les bienfaits de la pratique constante du travail collectif au sein des programmes pilotés par le candidat, ceux-ci donnent lieu à de nombreuses publications à quatre mains et à un travail assidu d'édition scientifique.

Selon Mme. Obregón Iturra, un parfait exemple de la minutie et de la profondeur des enquêtes produites par N. Richard est le volume inédit (464 p.) rédigé en espagnol qui s'intitule *La desgracia del guerrero salvaje. Antropología de una guerra sudamericana (1920-1940)*. Il comprend deux volets bien distincts : d'une part, l'étude proprement dite (jusqu'à la p. 201) et, d'autre part, l'annexe avec les sources sur lesquelles s'assoit l'analyse (pp. 201-458). La production des sources est le fruit d'un immense travail – remarquable et de longue haleine – de collecte de récits en plusieurs langues vernaculaires auprès de plusieurs groupes amérindiens. Le travail de traduction, d'édition et de mise à disposition – par des dispositifs innovants de type QR – des narrations recueillies, a permis de faire un retour des données aux communautés concernées et de construire un dispositif d'analyse qui articule les différents récits dans un ensemble choral. Dans la reconstruction des histoires de vie des "guerriers sauvages", la confrontation entre les sources écrites et les différentes versions orales, donne prise à des approches d'une grande complexité qui donnent accès à une appréhension fine et de l'intérieur des voix amérindiennes, généralement traitées en périphérie dans les récits historiques et réduites trop souvent à une condition apolitique et ahistorique. La méthodologie mise en œuvre ici permet d'aller bien au-delà d'une trop fréquente déclaration d'intention sans suite quant à une prise en compte des voix indiennes et de mettre véritablement en pratique ce propos, grâce à l'invention ad hoc d'une méthodologie pertinente. Il ne s'agit pas simplement de retracer les histoires de vie de trois guerriers amérindiens de la guerre du Chaco. La confrontation des différents narrations - obtenues à la façon d'un George Marcus en suivant les trajectoires du Sargento Tarija (nivaclé), du Capitán Pinturas (ishir) et du Cacique Chicharrón (tomaraho) – aboutissent à un récit qui maintient constamment en haleine le lecteur et l'immerge dans trois moments historiques présentés chronologiquement : avant, pendant et après la guerre du Chaco.

Le manuscrit inédit qui constitue le troisième volume de l'HDR est à peu de chose près en état de publication. Celle-ci marquera sans aucun doute durablement le champ de recherche de référence qui croise histoire et anthropologie et devrait avoir des échos bien au-delà puisque le candidat propose une méthodologie transposable à d'autres champs d'étude. Mme. Obregón Iturra souhaite dorénavant porter quelques points au débat, ceux-ci ne sont pas d'importance égale, elle sait pertinemment que le candidat ne pourra pas y répondre en intégralité dans le temps qui lui est imparti. Aussi, elle invite N. Richard à réagir dans l'ordre de son choix et sur les questions qui lui importent le plus. La première série de questions s'articule en trois points et touche à des options méthodologiques opérés dans le volume inédit, il s'agit à la fois d'une curiosité quant à ces choix et d'une interrogation sur leurs enjeux.

Ainsi Mme. Obregón Iturra se demande comment M. Richard a procédé à la sélection des 15 heures éditées à partir des 92 heures d'enregistrement initialement recueillies. Ceci revient à s'interroger sur ce qui a été écarté du corpus qui structure le manuscrit : les récits écartés étaient-ils de nature totalement différente ? Provenaient-ils d'autres régions du Chaco ? Abordaient-ils des thématiques très éloignées ? Et, au sein des récits sélectionnés, il y a-t-il eu des coupes ? Marginales ou importantes ? Les blancs, hésitations et autres à-côtés ont-ils été conservés ou bien les rushs différent-ils beaucoup de la matière éditée ?

Mme. Obregón Iturra souhaiterait aussi revenir sur le protocole d'enquête, elle remarque combien les choix assumés par le chercheur pour l'entretien –explicités par exemple p.28-30– différent de ceux opérés par d'autres collègues consistant à extraire l'interviewé de son milieu afin de susciter

une parole libérée de la sanction sociale de l'entourage. Ici c'est strictement l'inverse qui est recherché, les proches et autorités villageoises sont invités à être présents, l'interviewé est prévenu à l'avance des attentes du chercheur qui l'incite à se remémorer des souvenirs issus de moments très lointains.

Il y a enfin une dense série de questions autour des traductions, que Mme. Obregón ne reprendra pas puisque d'autres collègues en ont déjà parlé, elle remarque seulement que l'intention de laisser ouvert le corpus et l'invitation à ajouter des nouvelles couches lui semble toute à fait convaincante : la transcription des récits directement dans les langues vernaculaires aurait nécessité des compétences linguistiques particulières en plusieurs langues et seule une équipe de linguistes serait à même de le faire avec succès. La science ouverte que pratique M. Richard devrait permettre d'en arriver là. Quant à la traduction, Mme. Obregón Iturra souhaiterait déplacer légèrement le regard vers les traducteurs et reprendre une problématique abordée par ailleurs autour des médiateurs. Ainsi, elle voudrait revenir sur ces médiateurs de l'ombre que sont les traducteurs ayant permis de construire le corpus qui structure le manuscrit. Pedro Rojas Torres (nivaclé de Fishat) et Andrés Ozuna (ishir de Puerto Diana) sont certes cités (par exemple p.12), on reste néanmoins sur sa faim quant à leurs caractéristiques, leurs itinéraires, le rôle qu'ils jouent dans leurs communautés d'origine, les liens privilégiés établis avec le chercheur. Pratiquent-ils par ailleurs l'interprétation ? Leur traduction se trouve-t-elle en totale continuité avec celle ayant eu lieu au moment des entretiens ou bien les interprètes intervenant sur le champ et *a posteriori* sont toujours les mêmes ? Outre une curiosité simple et sincère, cette réflexion sur les conditions de possibilité de la recherche pourrait apporter des nouveaux éclairages, non seulement auto-réflexifs, elle pourrait aussi renseigner sur les enjeux contemporains de la transmission des dits récits. De surcroît ceci devrait pouvoir être connecté avec ce que le candidat a très bien exposé dans sa présentation initiale – et que plusieurs collègues ont déjà commenté – à savoir la mise en ligne des données recueillies, non seulement sur des plateformes universitaires, mais également via facebook. Il serait intéressant d'évaluer précisément les retours obtenus par cette large diffusion des résultats de la recherche, s'agit-il d'éléments complémentaires, de réelles nouveautés ou plus simplement des expressions de plaisir ou de déplaisir si caractéristique des réseaux sociaux ? Tous ces éléments devraient là encore permettre de creuser la place qu'acquiert cette mémoire de la Guerre du Chaco au sein des communautés productrices des récits.

Parmi les problématiques abordées, Mme. Obregón Iturra privilégie de soumettre à débat la question des scalps, notamment en lien avec les différents niveaux d'altérités puisque les faits rapportés contredisent des pratiques – fréquentes par ailleurs – limitant la prise de scalps aux ennemis proches. En revanche ici – comme l'a déjà remarqué l'une des collègues – la prise de trophées concerne tout autant un ennemi pilaga qu'un soldat bolivien ou un 'créole' argentin. Ces captures et traitements post mortem des corps des ennemis vaincus gagneraient probablement à être reliés à des figures et des pratiques magico-religieuses, peu mises en avant dans le manuscrit.

Quant aux options théoriques, disciplinaires et thématiques du candidat, Mme. Obregón Iturra encourage M. Nicolas Richard à poursuivre son travail si fécond entre l'anthropologie et l'histoire. Outre le clin d'oeil qui constitue le titre de son inédit, à la fois critique et séduit par Pierre Clastres, elle invite le candidat à approfondir le travail déjà largement entrepris afin d'introduire de l'historicité dans l'anthropologie et de l'altérité dans l'anthropologie. Dans cette continuité, il lui

semble qu'un positionnement explicite à l'égard de Philippe Descola – autre grande figure de l'anthropologie française américaniste – serait d'un grand intérêt étant donné que, sans toutefois le revendiquer comme tel, M. Richard participe, et se trouve même à la pointe de la construction d'un espace non-descolien dans l'anthropologie historique américaniste.

En conclusion, Mme Obregón Iturra insiste sur la grande richesse scientifique dont fait preuve la trajectoire de Nicolas Richard depuis l'obtention de son doctorat en 2008 et son recrutement à la section 33 du CNRS en tant que Chargé de recherche en 2012. Son profil de chercheur se caractérise par son dynamisme dans l'animation scientifique, sa capacité à piloter des programmes de recherche ambitieux, sa forte insertion internationale et – surtout – une recherche transdisciplinaire originale, qui révèle un apport de connaissances en profondeur. Il est à remarquer que Nicolas Richard, actuellement membre de l'UMR CREDA, remplit déjà depuis quelques années un rôle d'encadrement de thèse propre aux HDR. Chez lui cette activité n'est point marginale puisqu'il peut se prévaloir d'une thèse déjà soutenue et de six thèses codirigées en cours, dont plusieurs financées. Il participe aussi volontiers à de nombreux ateliers doctoraux, comités de suivi et se montre très impliqué dans l'accompagnement des jeunes chercheurs, il ne fait donc aucun doute qu'il poursuivra sur cette voie. Son dossier est extrêmement solide et répond en tout point aux exigences nécessaires à l'obtention d'une HDR, il se trouve même bien au-delà des conditions généralement requises. Mme Obregón Iturra ne peut donc que remercier et féliciter très chaleureusement le candidat. Pour finir, elle lui souhaite de poursuivre son parcours de chercheur avec la même réussite dont il a fait preuve jusque-là.

Nicolas Richard remercie Daniel Quiroz pour ses mots et confirme l'importance pour lui de maintenir vivante la capacité à interroger, de développer une économie des questions jusqu'à les dépurer au maximum et forcer le silence. Nicolas Richard remercie Jimena Obregon pour ses questions sur le dispositif de traduction : il a préféré ne pas sous-traiter le travail de traduction mais être présent pendant la traduction orale à l'espagnol des entretiens et prendre des notes sur les problèmes de traduction. M. Nicolas Richard, reprend les différents points mis au débat avec éloquence et talent. Il apporte des éléments complémentaires et de nombreuses précisions qui démontrent encore une fois la grande étendue et maîtrise de ses connaissances ainsi que la finesse de son analyse et la profondeur de sa réflexion.

La présidente donne ensuite la parole à **Christophe Giudicelli** qui commence par dire que c'est un plaisir et un honneur de participer à cette soutenance. Il rappelle que cela fait des années qu'il croise Nicolas Richard, qu'il échange et collabore avec lui sur divers projets, d'un territoire de frontière à l'autre. Il a donc eu un grand bonheur à avoir dû lire plus exhaustivement que jamais le dossier présenté pour cette soutenance, à l'occasion d'un rite de passage qui, de son point de vue, présente assez peu de suspense, au vu de la qualité des documents remis pour l'occasion. Christophe Giudicelli ne reviendra pas en détail sur la qualité indéniable du dossier, souligné par tous les rapporteurs. Parcours, production, montage de projets, innovation, projection internationale, expertise, de nombreuses publications de qualité : tous les critères requis pour une HDR sont réunis. Il ajoute que Nicolas Richard dirige et organise déjà la recherche, en suivant des thèses et en dirigeant des programmes de recherche depuis des années. Certains titulaires d'HDR ne peuvent pas en dire autant. Dans le meilleur des cas, ils dirigent des thèses, mais cela ne suffit pas pour organiser et diriger la recherche.

Christophe Giudicelli évoque ensuite le mémoire de Synthèse présenté dans le dossier d'habilitation. Il l'a trouvé très clair et fluide dans sa rédaction, honnête et éclairant sur la trajectoire de chercheur du candidat. Il a apprécié qu'y apparaissent les tâtonnements – piste liminaire abandonnée (les « conflits socio-environnementaux » ne m'intéressaient pas vraiment »), Guatemala finalement laissé de côté, usages multiples d'une voiture en zones peu mécanisées, doutes existentiels lors de son premier séjour à María Elena au moment de voir le bateau s'éloigner sur le fleuve. Il a beaucoup apprécié également l'importance accordée aux retours de terrain dans la définition de la méthodologie d'enquête privilégiée par Nicolas Richard (« on venait de m'apprendre à faire un entretien ethnographique », écrit le candidat). Des choses qui ne s'apprennent en fait que sur le tas, et qui ont rappelé à M. Giudicelli un certain nombre de concours de circonstances dans la propre constitution de sa pratique de recherche. Il a apprécié que soient laissés apparents les hasards, qui sont constitutifs d'un itinéraire de recherche. Il trouve donc ce mémoire de synthèse assez réussi, dans la mesure où la première partie se présente comme une sorte d'antimanuel, ou d'invitation à laisser de côté les directives trop abstraites pour s'ouvrir aux conditions pratiques de la recherche. Ce qui vaut aussi bien pour les anthropologues que pour les historiens, surtout sur ce genre de terrains. La suite du mémoire est claire et bien menée, on suit le parcours du candidat, ses travaux, ses publications, ses projets.

Christophe Giudicelli en vient maintenant aux lignes de recherche suivies par Nicolas Richard. Ceux qui connaissent les travaux de ce dernier en mesurent depuis longtemps la richesse et la précision presque obsessionnelle. Il pense d'abord à ceux produits dans le premier cycle de publication, autour de la thèse, sur les chaînes ethnonymiques et sur les strates, vertigineuses dans le cas du Chaco, et qui, à ses yeux, a rendu un grand service à ceux qui, comme lui, travaillent sur des sujets très proches, mais sur d'autres terrains et d'autres époques pour lesquels la discontinuité ne permet pas d'apprécier le phénomène avec une telle profondeur historique. L'ancrage du travail de M. Richard dans l'époque contemporaine conforte en tout cas Christophe Giudicelli dans la conviction qu'il faut continuer à rechercher des fluidités et des incohérences au-delà –ou en deçà– des catégories « données » par les sources, plutôt que de la stabilité d'un cadre ethnique soit déterminé par des structures coloniales, soit, par une organisation impériale préhispanique avant d'être solidifié, figé, par un récit historique fondé sur une lecture littérale des sources historiques, toutes hispano-créoles. De ce point de vue-là, l'apport des travaux tels que ceux de Nicolas Richard est extrêmement important car il incite à poursuivre la reconstruction d'une géopolitique indienne de l'époque coloniale, en pratiquant une histoire interstitielle, même si elle ne peut être, dans la plupart des cas, compensée ou enrichie par des sources orales, des témoignages directs.

L'étude du dossier présenté par Nicolas Richard démontre une facilité assez déconcertante à sauter d'une intuition géniale à une hypothèse brillante. Un esprit chagrin ou soupçonneux pourrait y déceler un mécanisme d'adaptation aux exigences de la bureaucratie de la recherche, en y reconnaissant une remarquable aptitude à épouser les contours des appels émis avec plus ou moins de bonheur par des agences comme l'ANR, ou ceux des divers projets proposés par le CNRS. Il faudrait y voir la manifestation d'un instinct de survie sans aucun doute décuplé par des terrains prolongés dans des régions aussi hostiles que le Chaco ou le désert d'Atacama. On aurait cependant tort de n'y voir qu'une série de pirouettes intéressées destinées à capter des sources de financement (ce qui, d'ailleurs, n'est pas en soi un crime, surtout quand ces budgets permettent de financer des

équipes et de faire travailler équipes et collègues, comme l'a toujours fait M. Richard avec générosité).

Le manuscrit inédit, présenté dans le dossier, est une manifestation éclatante de ce processus d'accumulation : on voit très bien comment les premiers travaux sur l'histoire indienne de la guerre du Chaco se sont vus enrichis par les réflexions plus récentes sur la mécanique : comment Georges Simondon s'est ishirisé et comment la grande invasion mécanique du Chaco entre 1932 et 1935 apparaît de plus en plus clairement, ou comment l'industrie minière dévoile des problématiques de genre. Il s'agit certes d'une perspective déjà présente dans *Mala Guerra* et dans d'autres travaux plus anciens, mais saisis avec moins d'acuité, tout simplement parce que cette sensibilité mécanique, si elle était en gestation, n'avait pas encore été aussi développée qu'elle ne l'était au moment de la rédaction de cet inédit.

Il faut bien sûr revenir sur le positionnement disciplinaire hybride du candidat et sur ses conséquences pour sa production. Nicolas Richard se place délibérément en double porte-à-faux disciplinaire, entre l'anthropologie et l'Histoire. Une trajectoire explicite, assumée depuis longtemps et inscrite dans le parcours du candidat depuis toujours. Ce positionnement est cohérent avec son goût marqué pour des personnages complexes comme Belaieff, général russe de l'armée tsariste en déroute devenu explorateur militaire paraguayen et sorcier amérindien, le sergent Tarija, militaire bolivien puis argentin le jour, guerrier nivacé la nuit, Chuebich-Capitán Pinturas, prisonnier Tomaraho devenu chef Ishir. Et sa prédilection pour les zones grises, indéfinies : la guerre (amérindienne) sous la guerre (internationale), les affrontements Pilagá-Nivacé au-delà de la presque frontière du Pilcomayo, les mines (amérindiennes, millénaires) sous l'histoire des cycles miniers du désert d'Atacama. Le jeu des captations et des adoptions dans les guerres amérindiennes vs la pseudo-clarté des attributions de nationalité. Un positionnement délibéré, revendiqué dans sa présentation orale lors de la présente soutenance : pas de cadre national, une méfiance méthodologique pour les identités de papier. Un territoire, ou plutôt des territoires déterminés par des logiques politiques et des régimes d'ethnicité par définition instables.

Cette identité composite et cette prédilection pour les zones grises et les sables mouvants taxinomiques semblent particulièrement riches et fertiles à Christophe Giudicelli. Elle permet au candidat de proposer un manuscrit « chorographique », pour le citer, mettant ses très nombreuses sources orales au service d'une trame historique sans que l'enquête anthropologique soit réduite au rang de science auxiliaire, ni que l'analyse historique se limite à n'être qu'un vague contenant chronologique pour des analyses anthropologiques de type culturaliste ou ontologiques. On est bien dans les multiples entrées qui font l'Histoire du Chaco des premières décennies du XXe siècle : les avancées coloniales des États bolivien, paraguayen et argentin sur les terres indiennes, le développement de diverses activités économiques de type industriel (le sucre, le tanin, le bois), l'avancée du chemin de fer et, avec lui, du –ou plutôt des– front(s) de colonisation, les affrontements frontaliers avec, comme point d'orgue, bien sûr, la Guerre du Chaco. Mais les acteurs dont on suit la trajectoire vitale ne sont pas des acteurs légitimes d'un récit historique qui les a trop longtemps ignorés, pour ne pas dire qu'il ne les a pas seulement vus. P. 61, l'auteur écrit une phrase qui devrait figurer comme épigraphe du futur livre que doit devenir cet inédit, parce qu'elle niche au cœur même du projet d'enquête : « En el Chaco, según dicen los historiadores, sólo hubo bolivianos y paraguayos ». L'idée, que l'auteur poursuit depuis des années, est bien de recomposer les dimensions

amérindiennes de la guerre du Chaco et de montrer que cette Guerre du Chaco ne peut être limitée à un affrontement entre deux États, une discussion sur le tracé des frontières. Une grande partie de ses publications, parachevées par cet inédit, consiste justement à évacuer une perspective stratosphérique, à décentrer le regard pour reconstituer l'Histoire amérindienne de cette guerre, de voir, en quelque sorte, ces « hommes transparents » et d'entendre ces voix recouvertes par plusieurs couches discursives qui les ont toujours oubliés.

De ce point de vue-là, le corpus d'annexes proposé avec le manuscrit inédit est un modèle du genre à plusieurs égards : il remplit les vides historiques en constituant ou reconstituant un corpus absent. La microhistoire des trois personnages que compose l'ouvrage : le nivaclé Sargento Tarija, l'ishir Chuebich alias « Capitán Pinturas » et le tomaraho Carlos alias Cacique Chicharrón. Et il le fait en établissant pour l'Histoire, à travers une méthodologie plus propre au terrain ethnographique ou anthropologique, un véritable corpus historique –une *archive*– mis à la disposition des chercheurs à venir, mais pas seulement. Il permet donc de faire apparaître dans l'analyse historique de la guerre du Chaco prise dans sa temporalité longue, des acteurs invisibilisés, jusque-là. La reconstruction de l'espace amérindien doit également jouer sur les blancs de la carte, comme le montre de manière convaincante Nicolas Richard pour l'espace nivaclé « révélé » en négatif par le processus d'occupation militaire bolivien des années 1920 (p. 137). Il en va de même pour la reconstitution des perspectives indiennes de la guerre. Nicolas Richard fait ici des choix de présentation assez osés, mais assez riches d'un point de vue heuristique. Je pense en particulièrement à deux épisodes clés de la Guerre du Chaco : son déclenchement et la bataille de Pitiantuta.

-Le premier est le nœud problématique de la guerre : le déclenchement de la guerre la plus importante du continent américain au XXe siècle vue sous le prisme de « la vengeance du sergent Tarija », une réduction de la focale (ou un jeu d'échelle) qui ne semble pas du tout anecdotique, au contraire : elle permet de complexifier davantage le faisceau de causalités que l'on assigne généralement à cet événement, au-delà des questions nationales ou des anecdotes montées en épingle pour les besoins des propagandes nationalistes (ici « l'incident Rojas Silva »). La problématique indienne incarnée par le sergent Tarija comme détonateur des hostilités me semble une hypothèse à la fois fascinante et plausible.

-Deuxième épisode redescendu au niveau des populations concernées au premier plan par les faits : les combats autour de la lagune de Pitiantuta en plein cœur du Chaco, l'un des épisodes les plus racontés par la littérature de guerre paraguayenne et bolivienne, reconstruits à partir de la mémoire de ceux qui étaient les habitants de cet espace –les Indiens Tomaraho– en général complètement effacés du récit.

Christophe Giudicelli dit son admiration face au travail effectué pour l'établissement des textes en langues amérindiennes et à la démarche inscrite dans une perspective résolue de science ouverte de mise à disposition de ce même corpus sur les plateformes Cocoon (« Collections de COrpus Oraux Numériques ») et Pangloss (« Archive ouverte pour la sauvegarde du patrimoine linguistique mondial ») du CNRS, consultable depuis n'importe quel dispositif portable. Le fait que ces récits puissent circuler parmi les communautés où ils ont été prélevés est de son point de vue une énorme réussite (un des rares avantages de la mondialisation capitaliste qui inonde le monde entier de téléphones portables).

Dès l'introduction le candidat pose cependant un parti-pris clair : *ce livre est davantage un livre d'Histoire que d'anthropologie*. Il s'en explique d'ailleurs très bien dans la dernière partie de son mémoire de synthèse lorsqu'il explicite le choix du titre de son inédit, en *décontextualisant* la perspective de Pierre Clastres sur la guerre, et en remettant en cause la fameuse question de *l'ethos guerrier* prêté aux *sociétés primitives* par toute une tradition anthropologique. Ce faisant, le candidat ne manque pas de rompre quelques lances de plus avec les anthropologues spécialistes du Chaco, incapables à ses yeux d'entendre ce que leurs enquêtés avaient à dire sur des événements qui dépassaient le cadre théorique prédéterminé qui les incitait eux à récupérer la « tradition », les rituels, les mythes ou d'autres invariants structurels, sans prêter véritablement attention au reste, c'est-à-dire à l'insertion de leurs objets d'études dans le temps et dans l'Histoire. Ce genre de disjonction entre certains anthropologues et la réalité contemporaine de leur enquête est très intéressant pour l'histoire de la discipline et pour les oublis ou les effacements qu'ils ont contribué à créer au moins autant que l'ont fait les différentes histoires nationales.

Christophe Giudicelli termine sa participation à ce qu'il présente comme une cérémonie ou un rituel d'intronisation par un commentaire sur le style. Il insiste à son tour sur la très grande qualité de plume et, par moment, sur les vraies fulgurances de l'écriture. Certaines des descriptions présentes dans le livre sont dotées d'un souffle et d'un pouvoir d'évocation qui se suffisent presque à eux-mêmes. Christophe Giudicelli termine son allocution en réitérant ses félicitations au candidat pour un dossier à la fois complet et de très grande qualité, qui démontre amplement qu'il mérite de recevoir l'habilitation à diriger des recherches. Il lui répète son admiration pour le travail effectué et pour la qualité singulière de son futur livre. Il n'a aucun doute sur le fait que M. Richard va continuer à travailler d'arrache-pied sur les projets qu'il a en cours et se réjouit du fait qu'il va pouvoir encore davantage encadrer la recherche des jeunes chercheurs.

Capucine Boidin se donne finalement la parole et commence par remercier Nicolas Richard et Luc Capdevila de lui avoir confié la tâche de présider ce jury hautement qualifié pour une habilitation dans une trajectoire déjà très avancée et des thèses déjà dirigées et soutenues. Elle reçoit ce geste comme un signe de l'amitié scientifique profonde qui relie entre Rennes et Paris à travers le CREDA. Comme elle parle en dernier, elle ne reviendra pas sur la trajectoire institutionnelle et l'ensemble des trois champs que Nicolas Richard travaille, à savoir les mémoires, les savoirs et les pratiques, en un mot les expériences amérindiennes de la guerre, de la mine et de la mécanique dans des territoires de confins nationaux. Elle proposera plutôt de lire cette œuvre majeure de l'anthropologie du début du XXI^e siècle comme un chemin sans chemins ou une anthropologie à hauteur de volant.

Partout où il passe, Nicolas Richard définit de nouveaux sentiers de recherche, délaissant volontiers les chemins déjà tracés, que ce soit dans les déserts du Chaco et d'Atacama qu'il explore ou dans les deux disciplines, l'histoire et l'anthropologie qu'il arpente et ce, grâce à un parti pris qui tranche avec la tradition anthropologique française actuelle du terrain. Nicolas Richard ne cherche pas, ne s'accroche pas, ne s'enferme pas dans la sécurité du terrain malinowskien. Au terrain singulier et sédentaire des piétons ou des fantassins qui s'immergent dans une seule langue, il préfère les terrains pluriels, plurilingues et nomades que parcourent les cavaliers et les chauffeurs avec leurs *baqueanos* et leurs traducteurs. Une technique de terrain qui ressemble à la fois aux modes d'habiter de ses interlocuteurs chamacocos, ishir et nivacés mais aussi d'un de ses personnages historiques fétiches comme le général Belaieff. Dans ce dispositif volant, Nicolas Richard construit minutieusement le

moment des entretiens comme une cérémonie très respectueuse de la parole et de l'interlocuteur avec lequel il dialogue. Et cette anthropologie à hauteur de cheval ou de voiture nous offre un regard neuf sur le présent et le passé des grands espaces chaqueños et atacameños. Parce qu'il ne faudrait pas croire que Nicolas remet au goût du jour une manière ancienne de faire du terrain, celle des explorateurs et des voyageurs qui pensaient tout saisir d'une essence culturelle en regardant de loin le plan d'un village. Cette anthropologie à hauteur de volant de voiture nous offre une approche dynamique et relationnelle des sociétés amérindiennes dont Capucine Boidin retiendra surtout deux points.

Premier apport, une anthropologie des noms avec deux concepts : les strates d'ethnonymes et les régimes onomastiques, à leur tour composés de paysages onomastiques. Les strates d'ethnonymes. Contre l'approche Lévi-straussienne qui pensait retrouver une propension universelle à l'ethnocentrisme chez tous les peuples derrière la multiplication des ethnonymes que dans les années 1950 tous les ethnologues traduisaient alors par « nous les hommes ou les humains », Nicolas Richard nous montre que la strate « nous les gens » renvoie en réalité à une logique récente, propre à l'après-guerre, ce moment où les collectifs amérindiens commencent à avoir plus de relations avec les ONG, les anthropologues et les services de l'État qu'entre eux. Il nous montre ensuite que les strates antérieures, celles où les ethnonymes paraissaient « ridicules », « superficiels » voire « humiliants » comme grandes oreilles, larges fronts ou merde froide révélaient des chaînes de relations interethniques, hiérarchisées entre elles mais indépendantes et puissantes vis-à-vis des logiques impériales et nationales. Et c'est ainsi qu'il historicise une réflexion de Lévi-Strauss. Il ne faudrait plus jamais donner le texte de Lévi-Strauss sans celui de N.R. C'était une partie de la thèse, ce fut un article du *Journal de la Société des Américanistes*.

Le régime onomastique. Nom propre, travail et reproduction sociale dans le Chaco boreal. Voilà un article qu'il faudra un jour traduire au français tant il est éclairant et puissant pour les étudiants. Il les aide à comprendre deux points clés. Le premier est que le régime onomastique dans lequel eux-mêmes sont pris n'a pas toujours été de toute éternité et que l'idée même de porter à jamais les mêmes prénoms et noms de famille est une idée somme toute saugrenue. Palacios Vera porte ainsi les noms de famille de ses deux patrons Palacios et Vera, comme les cicatrices de travail qui le marquent au pied et à la jambe mais il est aussi surnommé Letra, letrita car il avait appris à écrire dans la caserne de Bahia Negra. Orpa serait son nom mais il a aussi un nom secret qu'un crocodile manche et plaintif lui a susurré à l'oreille pendant son sommeil. Réaliser donc l'hétérogénéité des philosophies du nom, des régimes onomastiques. Deuxième idée. Les paysages onomastiques concrets : la séquence du prénom espagnol chrétien suivi d'un nom à consonance indienne s'observe parmi des populations peu articulées au front extractiviste mais incorporés via des missions religieuses (ayoré, maka). Les communautés attirées par les fabriques de sucre mais aussi par des missions portent quant à elles des séquences prénoms-noms de famille qui se transmettent, tandis que les « Indiens du bout des estancias » accumulent individuellement – sans les transmettre – les noms de famille de leurs patrons successifs, comme autant de captations.

Deuxième apport, cette fois-ci post-clastrien. À celui qui postulait l'existence de sociétés primitives contre l'État et pour la guerre, Nicolas Richard propose en contrepoint des guerriers sauvages dans une guerre internationale et mécanisée, une guerre qui n'a aucune fonction ni forme permanente et qui est plutôt faite d'impondérables, de hasards et de malheurs. Des guerriers qui balancent des

scalps pilaga et criollo au bout d'une même lance. Laissant à d'autres les lectures nationalistes de la guerre ou l'approche culturaliste des mythes et des clans des Indiens du Chaco, Nicolas Richard lit entre les lignes des archives sur lesquelles les historiens ne s'attardent pas et dans les mémoires indiennes que les anthropologues ne considèrent pas (p. 228 Susnik et Cordeu ne tirent rien de Capitan Pinturas). Avec ces lambeaux d'écrits sortis des placards et ces bandes sons enregistrées au bord des fleuves et à même le sol, Nicolas Richard réussit un vrai tour de force dans son manuscrit inédit.

Nicolas Richard fait un travail de fourmi, de *tucu* en nivaclé, quadrillant l'espace du Chaco avec des documents en espagnol et des entretiens en trois langues amérindiennes : Il aura fallu des heures pour rapprocher tant d'appellations différentes pour un même groupe (chinopires, chulupies, nivaclé p. 78) personnage (Tarija, Tejerina, p. 24 ; Cacique Horio, Chuebich ou Pinturas p. 45 ; Carlitos Sogora, Carlitos Bogora plus tard Chicharron ; le chef nivaclé ou ihcaavanclé Tofaai, tofai, tofa, tujuy tojay p. 82) ou lieu dit (pytintowta/pitiantuta p. 45). Il aura fallu des heures pour rapprocher les récits les uns des autres et des documents d'archives, afin d'approcher « une trame commune d'événements au-delà des langues » (p.62 de *l'egohistoire*). Il aura fallu des heures pour traduire plus de 15h d'enregistrements par 32 narrateurs rencontrés entre 2002 et 2010 (p. 11), en langues ishira tomaraho, ishira ebidoso et nivaclé. La traduction a été faite phrase par phrase à San Pedro de Atacama avec Pedro Rojas Torres (nivaclé) et Andrés Ozuna (ishira), pour sous-titrer les vidéos et les faire circuler dans les communautés grâce à *facebook* et des plateformes comme Medi-hal et Huma-Num. Puis il a fallu extraire les sous-titres et organiser des textes entiers en espagnol.

Le manuscrit inédit, centré sur trois figures nées vers 1910 et décédées vers 1960-1970 (Sergento Tarija, nivaclé du Moyen Pilcomayo allié d'abord aux Boliviens ; Capitan Pinturas, Ishira de Bahia Negra, le Cacique Chicharron, Ishira tomaraho de la lagune Pitiantuta, alliés des Paraguayens) est lui aussi organisé en trois parties : Les médiateurs, les formes de la guerre et la disgrâce du guerrier sauvage.

Les médiateurs ou le caractère central des captifs et des traducteurs lors des guerres de conquête : Tarija, capturé par l'armée bolivienne lorsqu'il était encore enfant est élevé par une femme (aymara ?) installée dans le fortin : intelligent pour les Boliviens et pour les Nivaclés (p27) il parlait l'espagnol et l'autre langue des *tucus* (l'aymara ? p. 28) ; Le capitain Pinturas ishira tomaraho qui a grandi à Pitiantuta mais a été capturé pour être esclave des Ishira Chamacoco de Bahia Negra est « bilingue » donc lui aussi et devient chef de son groupe. On apprend d'ailleurs plus tard qu'un Ishira, présent avec lui, parle avec les soldats paraguayens en guarani (p. 180-181). Chicharron, lui n'a pas été captif mais lorsque Belaieff le rencontre il travaille dans les entreprises de tanin de Puerto Sastre, c'est son chef, Casabianca, qui l'envoie vers le général. Peut-être parle-t-il un peu espagnol déjà ?

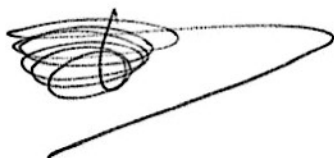
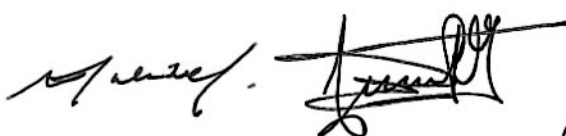
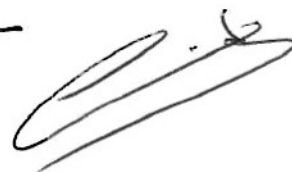
Les formes de la guerre ou plutôt les difformités de la guerre : tous les acteurs, tour à tour prédateurs et proies les uns des autres, sont dans la l'incertitude et la folie les prend les uns comme les autres : « un nouveau type de guerre apparaît dont on n'attend aucune productivité sociologique, ni relation croisée, ni élaboration ou projection d'antagonisme. Assassiner tout le monde, sans laisser de témoin, ni mémoire ni trace. Cette irrégularité, prendre les scalps des fillettes et des femmes provoquera plus tard la folie du guerrier Yacutché. » (p. 102) ; mais la folie prend aussi les armées qui ne pouvant atteindre le véritable auteur d'un massacre de fortins, à savoir le nivaclé Tofaai, s'en

prennent de manière irrationnelle à tout indien situé à portée de fusil : les Pilagas, leurs alliés. Actes racistes dans l'acception la plus simple du terme. Puis les Nivaclés se vengent à leur tour en tuant tous les fugitifs...

De la disgrâce, nous retiendrons surtout cette expression de B. Susnik que Nicolas Richard remet au goût du jour de « dépendance périphérique », faite de travail sous-payé, de variole, d'alcool et d'armes à feu, de défis et de représailles, mais où l'on voit, de manière dramatique d'ailleurs, que chaque groupe et sous-groupe fait ses choix : arborer ou non les armes ramassées sur le champ de bataille, se vacciner ou pas, entrer ou non dans une mission religieuse.... La force évocatrice de la plume de Nicolas Richard prend son ampleur au fur et à mesure des pages du manuscrit inédit dont on ne regrette qu'une chose : que la lecture en soit terminée parce que s'évanouissent alors des figures indiennes puissantes. Il ne fait aucun doute que Nicolas Richard a l'étoffe pour guider à son tour de jeunes chercheurs pour qu'ils trouvent par eux-mêmes leurs propres styles, méthodes et apports.

Après délibération, le jury est unanime pour déclarer Nicolas Richard habilité à diriger des recherches,

Fait à Rennes le 10 juin 2021

A stylized signature consisting of a series of overlapping loops on the left, followed by a long horizontal stroke extending to the right.A signature with a cursive, flowing style, featuring several loops and a long horizontal stroke at the end.A signature with a cursive, flowing style, featuring several loops and a long horizontal stroke at the end.